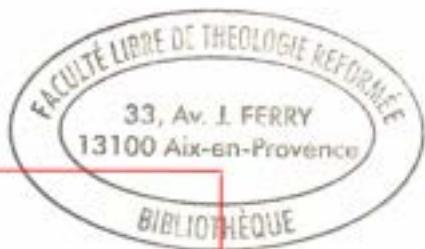


# LA REVUE RÉFORMÉE

*SOLI DEO GLORIA*



## SOMMAIRE

Vittorio SUBLIA, L'ecclésiologie du deuxième Concile du Vatican :

II. Le Décret sur l'œcuménisme .....	1
III. La Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu dans le mystère du Christ et de l'Eglise ....	21
Pierre PETIT : Quelques livres catholiques .....	29
Bibliographie .....	48
Bulletin de l'Alliance Evangélique Française.	

# LA REVUE RÉFORMÉE

*REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE*

*à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs*

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs  
des Eglises réformées françaises et étrangères.

## COMITÉ DE REDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD — André SCHLEMMER

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J. G. H. HOFFMANN,  
A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

*Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.*

*Président de l'Association Internationale Réformée*

*Rédaction et commandes : 8, rue de Tourville*

*78 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)*

## ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS

*se référer page 3 de la couverture*

Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux  
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

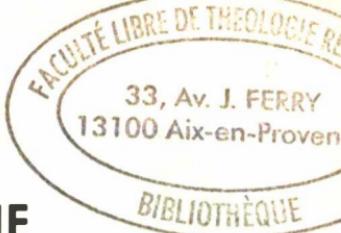
**Prix de ce numéro : 5 F**

***Nous serions reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir régler  
sans tarder le montant de l'abonnement 1966. Ils nous épargneront  
ainsi temps et argent. Merci.***

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque  
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre  
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable  
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois  
de l'année. Les frais de rappel (1 F) sont à la charge des abonnés.



# L'ECCLÉSIOLOGIE DU DEUXIÈME CONCILE DU VATICAN

par Vittorio SUBILIA \*

## II. Le "Decretum de Œcuménismo" (Décret sur l'Œcuménisme *Unitatis redintegratio* : Restauration de l'unité)

Pour réaliser ce grandiose programme dont le but est la récupération de la société et la restauration d'une centralisation unitaire dans la pacification universelle, il est indispensable à l'Eglise Catholique de parcourir et de dépasser deux étapes intermédiaires : intégrer dans le sein de l'unique Eglise de Rome les chrétiens non-catholiques d'une part et, d'autre part, les non-chrétiens croyant en Dieu.

### 1. LES CHRÉTIENS NON-CATHOLIQUES.

C'est dans la Constitution dogmatique *De Ecclesia* (sur l'Eglise) qu'il faut chercher les fondements de la position catholique à l'égard des autres Eglises : les affirmations contenues dans le Décret *De Œcuménismo* (sur l'Œcuménisme) ne sont que l'application pratique de ces principes de base et il n'est pas possible de séparer les affirmations des principes. Pour apprécier les unes et les autres, il faut sans cesse se rappeler que certaines expressions ont en théologie catholique un sens différent de celui qui leur est donné dans les autres Eglises et dans les milieux œcuméniques, et ce d'autant plus qu'il a été fait vraiment œuvre d'orfèvre pour éviter un langage choquant et offensant. Il faut donc reconnaître toute sa valeur à l'effort qui a été accompli pour changer la façon de présenter les convictions dogmatiques catholiques. Mais il ne faut pas faire l'erreur de croire que les dogmes qui sont à leur base n'existent plus ou se trouvent atténués, simplement parce qu'ils sont présentés à l'aide d'un langage qui est plein d'égards et de gentillesse tandis qu'il était dur et polémique. Il ne faut pas non plus commettre la bêtise de ne pas apercevoir à quelle fin tend cette instauration de rapports aimables avec les Eglises non romaines.

\* Vittorio SUBILIA, « La Eccesiologia del Concilio Vaticano II », p. 65 à 124 de « Protestantesimo », 2/1965, année XX. 3<sup>e</sup> partie, pages 65 à 124. Voir « Revue Réformée », n° 64, pp. 11 à 24, et n° 65, pp. 3 à 30, traduction d'Emile RIBAUTE.

Le *De Ecclesia* réaffirme avec énergie, en toute clarté et avec toutes les précisions nécessaires, que l'Eglise du Christ est l'Eglise catholique (§ 8, etc...). Puisque Christ est l'unique Médiateur, l'unique voie du salut ; puisqu'il est vivant ; puisqu'il est présent exclusivement en son Corps ; puisque ce Corps est l'Eglise catholique, gouvernée par le successeur de Pierre et par les Evêques en communion avec lui, il en résulte que l'appartenance à cette Eglise est nécessaire au salut.

« C'est pourquoi ceux qui refuseraient soit d'entrer dans l'Eglise catholique, soit d'y persévéérer, alors qu'ils la sauraient fondée de Dieu par Jésus-Christ comme nécessaire, ceux-là ne pourraient pas être sauvés » (§ 14 du *De Ecclesia*).

Pour apprécier correctement l'œcuménisme catholique actuel et ses perspectives lointaines, il ne faut pas oublier la rigoureuse logique de cette affirmation.

Pourquoi est-il possible aujourd'hui de traiter les non-catholiques avec égards, patience et charité ? Parce que le Saint-Esprit a manifestement suscité en eux le *votum Ecclesiae* (le désir de l'Eglise) :

« Ainsi, l'Esprit suscite en tous les disciples du Christ le désir et les initiatives qui tendent à l'union paisible de tous, suivant la manière que le Christ a voulu, en un troupeau unique sous l'unique Pasteur » (§ 15)<sup>1</sup>.

Selon les affirmations, toujours réaffirmées et jamais démenties, de la théologie catholique, l'unique troupeau sous l'unique Pasteur est l'Eglise de Rome conduite par le *Vicarius Christi* (le Vicaire de Christ). La présence des éléments objectifs que les chrétiens non-catholiques ont en commun avec l'Eglise catholique facilite l'agrégation à ce troupeau et la fait présager. La mention de ces éléments est mise en plein relief en ce moment, mais ce n'est pas une nouveauté : les Papes LÉON XIII, PIE XI, PIE XII<sup>2</sup> en avaient parlé en leur temps. L'objectivité de ces éléments chrétiens n'est réelle qu'à la condition exclusive d'être comprise dans le contexte dogmatique, culturel et disciplinaire de l'Eglise de Rome. C'est à cela que tendent les prières et les efforts de cette dernière : « A cette fin, l'Eglise notre Mère ne cesse de prier, d'espérer et d'agir » (§ 15).

<sup>1</sup> Il est d'autant plus significatif que la note du texte renvoie à l'*Instructio S.S.C.S. Officii* du 20 décembre 1949, *A.A.S.* XLII (1950), p. 142, qui donne très explicitement pour but aux rencontres œcuméniques « le retour des dissidents à la seule vraie Eglise du Christ », et comme motif de la prière œcuménique la nécessité de « préparer aux errants la voie de la vérité et de l'Eglise », « le retour à l'unique foi véritable ». Cf. Vittorio SUBLIA, *Una Istruzione della Suprema S. Congregazione del S. Ufficio all'Episcopato di tutto il mondo sul « Movimento Ecumenico »*, in *Protestantesimo*, V, (1950), p. 66 s.

<sup>2</sup> LÉON XIII, *Epistula Apostolica Praeclarar gratulationis*, 20 juin 1894, in : *A.S.S.* XXVI (1893-94), p. 707 ; *Epistula Encyclica Satis Cognitum*, 29 juin 1896, in *A.S.S.* XXVIII (1895-96) p. 738 ; *Epistula Encyclica Caritatis studium*, 25 juillet 1898, in *A.S.S.* XXXI (1898-99), p. 11 ; Pie XII, *Nuntius Radioph. Nell'alba*, 24 décembre 1941, in *A.A.S.* XXXIV (1942), p. 21 ; Lettre Encyclique *Orientalis Ecclesiae*, 9 avril 1944, in *A.A.S.* XXXVI (1944) p. 137. Pie XI, Lett. Encyc. *Rerum Orientalium*, 8 septembre 1928, in *A.S.S.* XX (1928), p. 287.

Les précisions nécessaires sont données dans le Décret *De Oecumenismo*. Il est particulièrement délicat d'interpréter ce texte qui utilise la terminologie œcuménique en lui donnant un contenu catholique : la prémissse dogmatique que l'Eglise de Rome est le Corps actuel de Christ, est source continue d'une ambiguïté objectivement inévitable. Il est compréhensible que le lecteur non catholique, qui n'est pas préparé à cette équivoque, se trouve conduit à de grossières méprises.

Par exemple, dans les milieux œcuméniques on dit constamment que le centre et la condition de l'unité de l'Eglise est Christ : dans les milieux catholiques on peut faire et on fait la même affirmation mais, même en s'exprimant en termes identiques, par Christ on entend le Corps mystique qui représente Christ actuellement et qui, dans la synthèse entre ecclésiologie mystique et ecclésiologie juridique que nous avons examinée plus haut<sup>3</sup>, doit être rigoureusement identifié avec l'Eglise de Rome. Dans les milieux œcuméniques on parle continuellement de la nécessaire repentance de l'Eglise qui est toujours en-deçà de la volonté de son Seigneur et on entend par là que toutes les Eglises doivent se tourner vers Christ pour chercher en Lui seul leur renouvellement et leur unité : dans les milieux catholiques ce langage est interprété à partir des prémisses christologico-ecclésiologiques dont nous avons parlé. Il est compris comme traduisant l'incertitude, ou les crises, des positions de foi des non-catholiques, comme exprimant le désir, la recherche de la vérité pleine et cohérente de Rome, et comme révélant l'aspiration nostalgique à la réunion avec elle. La grâce de Dieu a produit « l'esprit de repentir et le désir de l'union » qui font que les frères séparés, bien que de façon diverse, « aspirent à une Eglise de Dieu, une et visible » (§ 1 du *De Oecumenismo*<sup>4</sup>). On presuppose donc que les non-catholiques reconnaissent implicitement que, par exemple, la Réforme n'a pas été une redécouverte du message libérateur de l'Evangile mais qu'elle a été une révolte historiquement explicable par les conditions morales de l'Eglise d'alors. Elle aurait dépassé la mesure en débordant sur le terrain doctrinal. De toute façon, il serait absurde de la maintenir activement encore aujourd'hui étant données les conditions morales de l'Eglise contemporaine. A plus forte raison si les catholiques, par conversion intérieure, vivent leur Catholicisme avec ferveur et adhésion de cœur (§ 7). Cette conversion intime et cette sainteté de vie, jointes aux prières pour l'unité, peuvent à bon droit être appelées « œcuménisme spirituel », « âme de tout le mouvement œcuménique » (§ 8). Elles doivent s'exprimer dans la manière de traiter les frères séparés, en demandant pardon à Dieu des deux côtés pour les fautes commises dans le passé contre la charité et contre la communion (§ 3-7).

<sup>3</sup> Cf. Les numéros précédents 64 (4/1965), 65 (1/1966), de la *Revue Réformée*.

<sup>4</sup> N.D.T. : Le texte du *De Oecumenismo* est reproduit selon la D.C. du 6 décembre 1964, n° 1437, col. 1615 à 1630. Traduction du Secrétariat pour l'Union des chrétiens. (D.C. : Documentation catholique).

Sur le plan doctrinal, pour éliminer des malentendus séculaires, il faut être attentif à la manière et à la méthode — qui doivent être soigneusement distinguées de l'essence, donc du « *depositum fidei* » (dépôt de la foi) (§ 6) — d'énoncer la doctrine pour ne pas être un obstacle au dialogue, c'est-à-dire à la compréhension de cette doctrine elle-même par les frères séparés :

« Il faut expliquer la foi catholique de façon plus profonde et plus droite, utilisant une manière de parler et un langage qui soient facilement accessibles même aux frères séparés » (§ 11)<sup>5</sup>.

Il est à présumer que lorsque la doctrine catholique intégrale leur aura été exposée dans son sens authentique et incontestable (§ 11) ils devront en tirer les conclusions évidentes et prendre les inévitables décisions qui s'imposeront en vertu des motifs de crédibilité inhérents à cette doctrine elle-même. Pour l'instant, du côté catholique, la séparation peut être pardonnée avec magnanimité parce qu'il ne serait pas juste d'en imputer la faute à ceux qui aujourd'hui se trouvent inclus dans cette séparation : les pères ont commis le péché — le grand péché de séparation, de rupture de l'unité de l'Eglise. Les enfants sont nés et ont été élevés dans une mentalité d'erreur. Ils ne peuvent être tenus pour responsables d'avoir répudié la vérité, de s'être détachés de l'Eglise qu'ils n'ont jamais pu ni connaître, ni comprendre. Ils en sont empêchés par leur « ignorance invincible » : « ils ne peuvent pas être accusés du péché de division » (§ 3).

Ces croyants de bonne foi, mais qui ne sont pas des croyants complets, possèdent des éléments de vérité épars, particulièrement le baptême qui les incorpore au Corps de Christ (§ 3). Ici aussi le *De Oecumenismo* prolonge et développe le *De Ecclesia*. Il ne tombe pas pour autant dans la vieille question, si débattue, de la validité du baptême des hérétiques et des schismatiques. Il se fonde — et il ne faut pas l'oublier — sur des développements dogmatiques et canoniques. On sait que, selon les dogmatiens catholiques, en vertu de l'efficace sacramentelle, « *ex opere operato* » (qui agit de soi-même), le baptême incorpore l'homme à Christ de façon inadmissible en lui conférant le « *character indelebilis* » (la marque indélébile), à Christ qui est le Chef du corps et donc nécessairement à l'Eglise qui est le corps. Moyennant que certaines conditions soient observées (présence de l'eau, de la formule trinitaire, de l'intention), cela reste vrai même s'il est administré par des hérétiques ou des schismatiques, voire par un païen<sup>6</sup>. Le canon 87 du *Codex Juris Canonici*

<sup>5</sup> Bien qu'elle ait été rappelée avec à-propos par un Père conciliaire au cours de la II<sup>e</sup> session, on n'a évidemment tenu aucun compte de l'observation faite par un évêque anglican qui mettait en garde contre les faciles illusions œcuméniques : « Les dogmes sont rejetés par les protestants non pas parce qu'ils ne sont pas compris mais bien parce qu'ils sont compris et considérés comme erronés ». Cf. L.O.R. (Osservatore Romano) du 28 novembre 1963, p. 3.

<sup>6</sup> F. CAPPELLO, *De Sacramentis*, I, Rome-Turin, 1953, p. 101 ; M. SCHMAUS, *Katholische Dogmatik*, IV, I, Munich, 1958, p. 122 ; G. RAMBALDI, *Battesimo*, in *I Sacramenti*, publié par A. PIOLANTI, Cité du Vatican, 1959, p. 357 s. etc... Cf. W. DIETZFELBINGER, *Die Grenzen der Kirche nach römisckatholischer Lehre*, Göttingen, 1962, p. 37 s.

(code de Droit Canonique) affirme : « *baptismate homo constituitur in Ecclesia Christi persona* » (Par le baptême l'homme devient une personne dans l'Eglise du Christ). Le Père CONGAR, l'un des progressistes les plus renommés, affirmait dès 1937, en citant AUGUSTIN, que la doctrine traditionnelle sur ce point était « formelle et unanime ». Le baptême incorpore objectivement à la « *vraie Eglise* ». Donc, tout enfant validement baptisé « dans les Eglises séparées ou dans les communautés dissidentes » est « catholique par la grâce de son baptême ». Par rapport au Christ, il est « une fibre de son Corps mystique, un élément constitutif de son Eglise » qui exige nécessairement une « intégration au Corps visible du Seigneur »<sup>7</sup>. Si cette intégration visible ne se produit pas, si du plan objectif on ne passe pas au plan subjectif de la confession de la vraie foi et de l'obéissance aux Pasteurs légitimes, si l'état de bonne foi cesse pour laisser la place à l'état d'obstination, d'opposition volontaire et consciente à la vérité de l'Eglise, au refus d'obéissance permanent, alors apparaît la condition d'hérésie. Mais dans les textes de Vatican II la question reste ouverte. En utilisant la formule de « *fratres in Domino* » (frères dans le Seigneur) (§ 3) qui n'est pas une nouveauté puisqu'elle se rattache à la tradition augustinienne<sup>8</sup>, le *De Oecumenismo* suppose encore l'état de bonne foi et d'inconscience objective de la vérité. Comme le *De Ecclesia*, il donne donc une appréciation positive des éléments ou des biens objectivement chrétiens :

« La parole de Dieu écrite, la vie de la grâce, la foi, l'espérance et la charité, d'autres dons intérieurs du Saint-Esprit, d'autres éléments visibles » (§ 3).

Ces éléments ou biens chrétiens peuvent en effet se trouver « en dehors des limites de l'Eglise catholique » (§ 3), mais ils lui appartiennent de droit :

« Tout cela, provenant du Christ et conduisant à lui, appartient de droit (*iure*) à l'unique Eglise du Christ » (§ 3).

L'Eglise catholique est en possession « de la vérité révélée par Dieu ainsi que tous les moyens de grâces » (§ 4).

Les fragments de vérité et de bien dispersés en dehors d'elle ne peuvent qu'abandonner leur état anormal de dispersion pour s'unir au tout. Ceci parce que leur

« force dérive de la plénitude de grâce et de vérité qui a été confiée à l'Eglise catholique... C'est, en effet, par la seule Eglise catholique du Christ, laquelle est le « *noyau général de salut* » que peut s'obtenir toute la plénitude des moyens de salut. Car c'est au seul collège apostolique, dont Pierre est le chef, que furent confiées, selon notre

<sup>7</sup> Y. M. J. CONGAR, O.P., *Chrétiens désunis - Principes d'un œcuménisme catholique*, Paris, 1937, p. 287, 292, 299.

<sup>8</sup> A. AUGUSTINUS, *Enarrationes in Psalmos*. In Ps. 32. Enarr. II : 29 In : *Corpus Christianorum - Serie Latina XXXVIII*, Turnholti, 1956, p. 272. Augustin exhorte à la charité envers ceux « *qui foris sunt... divisi a nobis, nobiscum caput confidentes et a corpore separati... Velint nolint fratres nostri sunt* » (ceux qui sont dehors... distincts de nous, confessant avec nous la Tête mais séparés du Corps... qu'ils le veuillent ou non, ils sont nos frères).

foi, toutes les richesses de la Nouvelle Alliance, afin de constituer sur la terre un seul Corps du Christ auquel il faut que soient pleinement incorporés tous ceux qui, d'une certaine façon, appartiennent déjà au peuple de Dieu » (§ 3).

Pour favoriser et stimuler cette nécessaire et pleine incorporation il faut que les catholiques éliminent

« les paroles, les jugements et les faits qui ne correspondent ni en justice, ni en vérité à la situation des frères séparés, et contribuent ainsi à rendre plus difficiles les relations avec eux » (§ 4),

qu'ils abandonnent les aversions et qu'ils corrigent les comportements rigides ou peu avenants du passé. Il faut aussi qu'ils connaissent la doctrine et l'histoire avec une plus grande exactitude de même que la vie spirituelle et liturgique, la psychologie religieuse et la culture des frères séparés. Il est également nécessaire de multiplier les rencontres, les congrès, le dialogue entre les experts en prenant soin que ce dernier ait lieu d'égal à égal et qu'il ait pour but une clarification des positions respectives (§ 4-9). En outre, il faut consacrer tout son soin à la façon de présenter la doctrine catholique. Les questions ne doivent pas être traitées d'une manière polémique mais œcuménique, en commençant, dès maintenant, par l'enseignement théologique qui est donné dans les séminaires (§ 10). La « voie » sera aplanie non seulement par l'acceptation de la variété des formes spirituelles, disciplinaires et liturgiques, non seulement par l'admission d'une même élaboration théologique des vérités révélées, ce qui donnerait un plus grand relief à la catholicité de l'Eglise (§ 4), mais encore en déclarant

« qu'il y a un ordre ou une « hiérarchie » des vérités de la doctrine catholique, en raison de leurs rapports différents avec les fondements de la foi chrétienne » (§ 11).

Il ne serait pas exact de dire que par ce principe le Concile a voulu faire sienne la théorie des « Articles fondamentaux », en déclarant certains articles de foi essentiels et nécessaires tandis que d'autres seraient secondaires, voire superflus. Si on tient compte du contexte du Décret et du sens catholique des expressions, il est clair que le Concile a voulu faciliter aux non-catholiques la compréhension de la vérité catholique sous ses divers aspects et dans son harmonieuse richesse. C'est dans ce dessein qu'il a conservé le patrimoine dogmatique catholique dans son intégralité : le « *De Oecumenismo* » répète sans hésitation la nécessité de maintenir intacte toute la doctrine de l'Eglise, de l'exposer sans faux irénisme, dans sa pureté, sans diminution ni dommage (*detrimentum*) (cf. toujours le même § 11). C'est pourquoi pour faire cette déclaration il adopte une façon et une méthode (*modus ac ratio*) de souplesse et non de rigueur. Pour ne pas heurter la sensibilité des non-catholiques, il établit donc qu'il y a une gradation dans les rapports des divers dogmes avec le centre de la foi. Il se trouve ainsi en contradiction apparente avec ce qu'avait établi Pie XI en l'encyclique *Mortalium Animos*, dans un climat différent et avec une autre perspective.

« C'est pourquoi tous les véritables disciples du Christ croient, par exemple, au mystère de l'Auguste Trinité de la même foi qu'au dogme de l'Immaculée Conception, à celui de l'Incarnation de Notre-Seigneur et à celui du magistère infalliible du Pontife romain, au sens, bien entendu, où l'a défini le Concile Œcuménique du Vatican »<sup>9</sup>.

Il faut retenir l'importance des modifications mais se rappeler en même temps qu'il s'agit d'une modification formelle et pas dogmatique. Elle ne comporte ni l'abandon ni la correction d'aucun dogme romain<sup>10</sup>.

Enfin, les catholiques sont engagés à organiser la collaboration sur le plan social et à multiplier les occasions et les possibilités de coopération : cela aussi aplanira la voie de l'unité (§ 12). Comme l'a dit le Pape dans son discours aux observateurs le 29 septembre 1964, le voisinage physique détermine une proximité spirituelle : la familiarité des personnes, la découverte de l'humanité de l'autre affaiblissement chez certains tempéraments la critique des principes<sup>11</sup>.

Ainsi, par cette voie, les graves divergences qui subsistent encore pourront être peu à peu surmontées et tous les chrétiens

« après avoir surmonté les obstacles qui empêchent la parfaite communion ecclésiale, se trouveront rassemblés par une célébration eucharistique unique, dans l'unité d'une seule et unique Eglise. Cette unité, le Christ l'a accordée à son Eglise dès le commencement. Nous croyons qu'elle subsiste de façon inammissible dans l'Eglise catholique et nous espérons qu'elle s'accroîtra de jour en jour jusqu'à la consommation des siècles » (§ 4).

La persistance des divisions parmi ces fils qui lui appartiennent déjà en vertu du baptême, empêche l'Eglise de réaliser la plénitude

<sup>9</sup> A.A.S. XX (1928), p. 13.

<sup>10</sup> O. CULMANN, *Comments on the Decree on Ecumenism, in the Ecumenical Review* XVII (1965), p. 94, a déclaré considérer cette modification comme le texte « le plus révolutionnaire » non seulement du *De Œcuménismo* mais de tous les Schémas du Concile. Mais du côté catholique on a fait observer que « toutefois, il dit seulement une chose évidente. Une vérité comme L'Assomption de la Vierge Marie, que l'Eglise a déclaré révélée de Dieu, doit être crue fermement. Cependant, il est clair que l'Incarnation du Fils de Dieu est une vérité plus fondamentale » : Ch. BOYER, *Farevole accoglienza delle diverse comunione al Decreto sull'Ecumenismo*, in l'O.R. du 12 mai 1965. D'ailleurs, le plus haut responsable du *De Œcuménismo*, le Cardinal BEATI, a déclaré en toutes lettres que le Concile « pour parler plus clairement n'a rétracté aucune définition dogmatique des autres conciles ou des Papes et il n'en a atténué ou cherché à en atténuer aucune... Une chose est claire et certaine : dans tous les conciles, les définitions dogmatiques antérieures sont considérées comme intangibles... Pour les mêmes raisons, le Concile n'a non plus rétracté aucune « condamnation » prononcée par les conciles précédents... Les condamnations concernant l'erreur doctrinale, elles devront toujours être maintenues en vigueur par l'Eglise », Art. cit. : *Contributo del Concilio...*, p. 428). Des expressions analogues se retrouvent en Ch. BOYER, dans l'article cité et dans un autre : *Il Decreto sull'Ecumenismo del Concilio Vaticano II*, in *Unitas* XX (1965), p. 7, où il parle de la nécessaire « horreur que les fidèles doivent nourrir pour l'erreur et de l'attitude qu'on doit avoir envers « les séparés d'aujourd'hui » qui « n'ont pas eux-mêmes consommé la séparation, qui l'ont reçue sans coupable personnelle et sont de bonne foi ».

<sup>11</sup> O.R. du 14-15 septembre 1964.

de catholicité qui est propre à sa nature et qu'elle doit exprimer sous tous ses aspects dans la réalité de la vie du monde (§ 4).

Cette œuvre destinée à faire converger les collectivités séparées dans le sein de la seule Eglise, véritable et une, peut s'accompagner sans contradiction du travail de préparation et de réconciliation visant à la conversion des individus : l'une et l'autre procèdent « d'une disposition admirable de Dieu » (§ 4).

Tous les articles parus dans la presse protestante concernant la transformation sensationnelle survenue dans l'Eglise catholique, qui se serait décidée à se placer sur un pied d'égalité avec les autres dénominations en leur reconnaissant officiellement la qualité d'Eglise, ne sont que le fruit d'une équivoque de langage et d'une information insuffisante. Un premier signe aurait dû déjà engager à la prudence : Dans le préambule du *De Oecumenismo* on parle de communautés, ou plutôt de collectivités, en lesquelles se rassemblent les chrétiens séparés et qu'ils appellent leur Eglise :

« Et il ne s'agit pas seulement de chrétiens pris un à un, il s'agit encore de chrétiens réunis en communautés dans lesquelles ils ont entendu l'Evangile et qu'ils appellent leur Eglise et l'Eglise de Dieu » (§ 1).

En outre : Le Cardinal Archevêque de Westminster, J. C. HEE-NAN, dans le rapport qu'il a fait sur la seconde partie du chapitre III du *De Oecumenismo*, a déclaré qu'on n'a absolument pas voulu

« toucher à la question de savoir ce qui est nécessaire à une communauté chrétienne pour correspondre à la définition théologique du mot *Eglise* »<sup>12</sup>.

Il est clair que sans aller au fond on a simplement constaté que, sur le plan sociologique, il n'existe pas que des individus chrétiens mais qu'il y a aussi des collectivités qui n'ont évidemment pas un caractère culturel, politique ou sportif mais *ecclesialem* (ecclésial) *et qui nomine christiano decorantur* (qui portent le nom de chrétien). C'est pour cela qu'on utilise le titre général *De Ecclesiis et de Communitatibus Ecclesialibus a Sede apostolica Romana seiunctis* (Des Eglises et des communautés séparées du Siège Apostolique romain)<sup>13</sup>, sans autres précisions, en laissant à dessein la question dans le vague et c'est pourquoi aussi elle n'est pas reprise dans le développement du chapitre. Il ne s'agit donc pas d'un acte de théologie œcuménique mais de diplomatie œcuménique. Nous n'employons pas le terme diplomatie dans son sens péjoratif mais dans sa signification neutre d'amabilité et de correction dans les relations. Ainsi, le

<sup>12</sup> Le Rapport a été diffusé en diverses langues par l'Office de Presse du Concile. (D.C. 1435 du 1-11-1964, Col. 1435-36).

<sup>13</sup> N.D.T. : « *seiunctis* » : « Le texte latin volontairement n'a pas employé le mot « *separatus* » (séparé) en parlant de nos frères chrétiens non catholiques. Il a préféré le mot *seiunctus*. Il voulait indiquer par-là qu'une certaine unité demeurait entre tous les baptisés. La traduction la plus proche serait : « désuni ». Pour éviter toute ambiguïté, il conviendrait d'écrire : « désuni de nous ». L'expression n'est pas très belle littérairement. La traduction retenue est : « séparé » ; mais qu'il soit bien entendu que ce mot ne rend pas exactement la pensée du latin ». Note de la D.C. n° 1437, col. 1415-16).

Conseil Œcuménique, les Alliances confessionnelles, les Observateurs, les chrétiens non romains se sont adressés au Pape, aux Cardinaux, aux Evêques, aux Pères en leur donnant leurs titres habituels sans que cela implique de leur part une adhésion au contenu théologique de ces qualificatifs. En déduire qu'ils ont à cause de cela reconnu la légitimité théologique de la hiérarchie romaine et qu'ils s'y sont soumis serait tout aussi illégitime que de tirer du *De Oecumenismo* la conclusion que l'Eglise de Rome a reconnu le fondement théologique des Eglises non-romaines. C'est l'un des signes du changement d'atmosphère psychologique et de l'ouverture de rapports réalistes. Ce n'est pas un témoignage de transformation théologique. S'il était cela, il ne pourrait qu'être en contradiction ouverte avec toute l'ecclésiologie qui a préparé les textes du Concile, qui les imprègne et qui se trouve avoir derrière elle dix-huit siècles d'évolution.

\* \* \*

Naturellement cet exposé ne vaut pas pour les Eglises Orientales que Rome considère avec une *peculiari consideratione* (une considération toute particulière) : il s'agit de schisme, non d'hérésie. L'attribution de la qualité d'Eglise à l'ensemble de l'Orthodoxie orientale est de vieille date et les notes du Schéma ont donné une documentation abondante qui va de GRÉGOIRE VII (1073-1085) à PAUL VI. Parmi leurs caractéristiques positives le Décret rappelle que les Eglises Orthodoxes possèdent

« les vrais sacrements et surtout, en vertu de la succession apostolique, le Sacerdoce et l'Eucharistie ».

Cette dernière est source de la vie de l'Eglise. Grâce à elle les fidèles, unis à l'évêque, ont accès à Dieu le Père, par le Fils, dans l'effusion du Saint-Esprit. Ils entrent de la sorte en communion avec la Très Sainte Trinité et deviennent participants de la nature divine (§ 15). Citant l'exemple discutable des Eglises orientales déjà unies à Rome, avec un optimisme peut-être un peu poussé, le Concile exprime l'espoir que

« le mur qui sépare l'Eglise d'Orient de celle d'Occident, tombera. Aussi n'y aura-t-il plus qu'une seule demeure » (§ 18).

\* \* \*

Parmi les « *Communiones sive nationales sive confessionales seiunctae* » (Communions, soit nationales, soit confessionnelles, séparées du Siège romain)<sup>14</sup> en Occident, il est fait spécialement mention de la *Communio anglicana* (la communion anglicane) qui

« se distingue parmi celles qui gardent en partie les traditions et les structures catholiques » (§ 13)<sup>15</sup>.

<sup>14</sup> Cf. Note précédente.

<sup>15</sup> Le texte ici reproduit donne une traduction un peu différente : qui tient une place spéciale » parce qu'on trouve en elle « en partie les traditions et les structures catholiques ». (N.D.T.).

L'exposé concernant les Eglises protestantes est plutôt rapide. Le critère d'appréciation n'est pas leur fidélité plus ou moins grande à l'Evangile mais, comme pour l'Orthodoxie et pour l'Anglicanisme, leur proximité ou leur éloignement de la pierre de touche qu'est l'Eglise de Rome. A propos même des points communs on ne manque pas de relever les dissemblances :

« Certes, nous savons qu'elles ne sont pas légères les différences qui existent par rapport à la doctrine de l'Eglise catholique, même au sujet du Christ, Verbe incarné, et de l'œuvre rédemptrice, et par suite au sujet du mystère et du ministère de l'Eglise, ainsi que du rôle de Marie dans l'œuvre du salut » (§ 20).

Dans cette appréciation une grande importance est donnée à la question de la succession apostolique et de la validité sacramentelle qui en dérive. La conception réformée de la succession apostolique en tant que transmission de l'Evangile n'est même pas prise en considération. Puisqu'il n'y a pas en ces communautés la succession apostolique entendue au sens romain, il n'y a pas non plus la présence de Christ propre au mystère eucharistique qui est « source de vie pour l'Eglise » (§ 15) et sans lequel il n'y a pas existence d'Eglise. La sainte Cène que les communautés protestantes célèbrent est interprétée comme un simple mémorial projeté toutefois non seulement sur le passé mais aussi sur la confession d'une communion actuelle avec Christ et sur l'attente de son avènement eschatologique :

« et nous croyons, surtout par suite de l'absence du sacrement de l'ordre, qu'elles n'ont pas conservé la substance propre et intégrale du mystère eucharistique. Néanmoins, en célébrant à la Sainte-Cène le mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur, elles professent que la vie consiste dans la communion au Christ et elles attendent son retour glorieux » (§ 22).

Il est gravement significatif qu'il ne soit fait aucune mention de ce qui est pour les Eglises de la Réforme la « *Nota Ecclesiae* » (marque de l'Eglise) fondamentale : le « *Verbum Dei vivum* » (la Parole du Dieu vivant). Selon les confessions de foi luthériennes, le Saint-Esprit, « *qui fidem efficit* » (qui crée la foi), est donné et l'Eglise se constitue là où « *evangelium pure docetur* » (l'Evangile est purement enseigné)<sup>16</sup>.

Dans le même sens les Confessions réformées déclarent :

« Or comme nous ne recognoisissons point autre chef de l'Eglise, que Jésus Christ, aussi ne recognoisissons-nous pas pour vrayes Eglises toutes celles qui s'en vantent et veulent estre recognues pour telles : mais nous enseignons que l'Eglise en laquelle se trouvent les marques et signes de vraye Eglise, doit estre estimée telle. Or les marques principales d'icelle sont la pure et légitime prédication de la parole de Dieu... Parquoy quand aujourd'huy ceste parole de Dieu est annoncée en l'Eglise, par prescheurs legitimement appelez,

<sup>16</sup> *Die Augsburgische konfession*, Art. V-VII, in *Op. cit.* p. 58 s.

nous croyons que c'est la vraye parole de Dieu qu'ils annoncent, et que les fideles reçoivent »<sup>17</sup>.

La seule allusion vraisemblable est peut-être indirecte et implique, quand le texte se réfère à la fonction de la Sainte Ecriture dans la vie des frères séparés sur laquelle on insiste spécialement : « la Parole de Dieu entendue » (§ 23).

L'accentuation subjective apparaît particulièrement dans les remaniements attribués au Pape et introduits dans le texte alors que les modifications suggérées et discutées par les Pères avaient déjà reçu l'approbation de la Commission et du Concile. Le document qui présentait ces « *suggestiones benevolas auctoritative expressas* » (de bienveillantes suggestions exprimées avec autorité) explique qu'elles étaient données « *ad maiorem claritatem textus* » (pour une plus grande clarté du texte). Le remaniement le plus important tend à retirer à une proposition son caractère objectif et à lui donner un sens subjectif. Le premier texte disait :

« *Spiritu Sancto movente, in ipsis Sacris Scripturis Deum inventiunt sibi loquentem in Christo* » (sous l'action de l'Esprit Saint, dans les Saintes Ecritures mêmes ils trouvent Dieu qui leur parle par le Christ).

Le texte « *auctoritative* » modifié, devenu le texte officiel approuvé dans la dernière séance, dit :

« *Spiritum Sanctum INVOCANTES in ipsis Sacris Scripturis Deum INQUIRUNT QUASI sibi loquentem in Christo* » (Invocant l'Esprit-Saint, c'est dans les Ecritures mêmes qu'ils cherchent Dieu comme celui qui leur parle par le Christ) (§ 21).

Les mots que nous soulignons font apparaître la portée du changement.

Il y a ensuite une seconde allusion à la prédication. C'est pour en revendiquer l'exercice lié à l'autorité du magistère authentique de l'Eglise catholique, ou bien pour suggérer la nécessité de ce dernier afin d'éviter ces « différences qui ne sont pas légères » dans l'interprétation de la vérité révélée et qui maintenant divisées les autres Eglises (§ 20).

Le point sur lequel on insiste davantage lorsqu'on décrit la foi des frères séparés c'est l'attitude « d'amour et de vénération — presque le culte » qu'ils ont pour la Sainte Ecriture (§ 21). Néanmoins cette attitude est ramenée à sa juste mesure par le fait que « même s'ils affirment l'autorité divine des Saints Livres » ils

<sup>17</sup> *Confessio et expositio simplex fidei* (*Confessio Helvetica posterior*, 1566), Art. I-XVI, in : *Bekenntnisschriften und Kirchenordnungen der nach Gottes Wort reformierten Kirche, herausgegeben von W. NIESEL, Zollikon-Zürich*, 2. Auf.s.d., p. 223-251 : « non agnoscimus quamlibet ecclesiam, quae se venditat pro vera, veram esse ecclesiam : sed illam docemus veram esse ecclesiam, in qua signa vel notae inveniuntur ecclesiae verae, imprimis vero verbi Dei legitima vel sincera praedicatio... Praedicatio verbi Dei est verbum Dei ».

(Nous reproduisons le texte similaire de l'édition française publiée par J. COURVOISIER, Delachaux et Niestlé, 1944, pp. 97 et 42 N.D.T.).

comprènnent d'une manière erronée le rapport entre Ecriture et Eglise puisqu'ils en excluent la Hiérarchie (§ 21).

Enfin, avec des accents clairement positifs, on parle de leur vie chrétienne. Elle se manifeste

« dans la prière privée, la méditation biblique, la vie de la famille chrétienne, le culte de la communauté rassemblée pour la louange de Dieu » et « dans leur sincère charité à l'égard du prochain » (§ 23),

sur le plan des individus comme sur celui des institutions. A notre connaissance, il n'existe aucun précédent historique d'un document officiel du Catholicisme qui exprime une reconnaissance aussi claire des valeurs chrétiennes des protestants. Une volonté de paix et de dialogue des plus décidée se manifeste envers ceux qui cultivent ces valeurs : Le baptême qu'ils ont reçu

« est donc destiné à la parfaite profession de foi, à la parfaite intégration dans l'économie du salut, telle que le Christ l'a voulue, et enfin à la parfaite insertion dans la communion eucharistique » (§ 22).

Tournant ses regards vers le futur, l'Eglise sait que tout doit tendre

« à cette plénitude en laquelle, au cours des âges, le Seigneur veut que son Corps grandisse » (§ 24).

Comme l'a dit, non pas un protestant plein de défiance ni un catholique conservateur mais un progressiste, l'un des plus sérieux des œcuménistes catholiques et des mieux informés :

« La méthode œcuménique met en relief les aspects positifs des diverses confessions religieuses dissidentes, non pour en oublier ou en sous-évaluer les aspects négatifs, mais pour faire en sorte que ces aspects positifs puissent faire jouer tout leur poids et qu'ils s'orientent pour converger vers leur plénitude... connaturelle et obligatoire, qui ne peut être que l'Eglise Catholique Romaine. Cette convergence s'obtiendra soit par la libération d'erreurs qui ont été la cause ou la conséquence de la séparation, soit en redonnant aux vérités et aux réalités ecclésiastiques authentiques toute leur finalité, toute leur plénitude, toute leur ampleur et en leur faisant retrouver leur lieu naturel par institution divine... L'intégration totale est le résultat et non la méthode grâce à laquelle on veut préparer à ce résultat. Le retour sera l'œcuménisme du futur ; l'œcuménisme du présent est l'action propre à préparer le retour »<sup>18</sup>.

<sup>18</sup> A. BELLINI, *Il Movimento Ecumenico*, Rome, s.d., p. 143-145-154. C. BOYER, dans l'article cité *Favorevole accoglienza...* pose avec une parfaite clarté cette question : « Le Décret ne parle plus de « retour à la bergerie, mais n'est-ce pas impliqué dans son ecclésiologie ? Si l'unité est conçue comme une pleine communion avec l'Eglise catholique, si ceux qui sont séparés de cette Eglise n'ont pas la plénitude des dons du Christ, si le Pape avec sa suprématie universelle est nécessaire à la véritable Eglise du Christ, y a-t-il donc pour les non catholiques un moyen de réaliser l'unité voulue par Dieu sans entrer dans l'Eglise Romaine ? »

Ces remarques ont reçu de la suprême autorité catholique une confirmation inattendue : elle est d'une évidence susceptible de dissiper tout doute dans l'esprit de celui qui tergiverserait encore quant au sens dernier des affirmations conciliaires. Lors d'une rencontre œcuménique au sommet, organisée par la radio-télévision italienne, au cours de laquelle ont pris la parole le Dr VISSER'T HOOFT, l'Archevêque de Canterbury RAMSEY, le Patriarche ortho-

Le plan exposé dans le *De Oecumenismo* vise à établir la paix dans l'Eglise. L'opération, envisagée de façon aussi contraire à l'esprit œcuménique pour lequel nous avons lutté et espéré depuis des décennies, peut réussir mais à une condition : que l'on fasse taire la prophétie en Israël, que l'on parvienne à museler l'Evangile qui, seul, constitue l'Eglise. *Ecclesia creatura verbi*, l'Eglise est créée par la Parole. Le plan catholique n'est aucunement préoccupant. Ce sont les réactions protestantes à ce plan qui sont préoccupantes. Il y a dans les Eglises protestantes un Catholicisme interne. Il ne se présente pas tant sous forme de doctrines ou de constitutions. Il est davantage un comportement qui peut être de droite ou de gauche, sadducéen ou zélote, et qui, sous prétexte de ferveur et de zèle, contredit l'Evangile : les doctrines et les formes qui trouvent leur expression en certaines tendances, en sont simplement la systématisation conceptuelle et la traduction pratique. Se réjouir des textes promulgués par le Concile Vatican II et s'imaginer que la théorie qu'ils exposent va devenir réalité, c'est faire montre d'une inconscience théologique et œcuménique plus ou moins clairement apparentée à ce comportement.

\* \* \*

## 2. LES NON-CHRÉTIENS CROYANTS EN DIEU.

Les prémisses dogmatiques pour l'insertion des croyants non-chrétiens sont exprimées elles aussi dans le *De Ecclesia* et elles se fondent sur les principes de la théologie naturelle thomiste. Selon celle-ci, Dieu étant « *auctor naturae et gratiae* » (auteur de la nature et de la grâce), la nature humaine même après la chute « *aliquid tamen in se habet naturaliter christianum* » (a quelque chose en soi de naturellement chrétien)<sup>19</sup>. Ainsi ceux qui n'ont pas encore reçu l'Evangile « sous des formes diverses, eux aussi sont ordonnés au peuple de Dieu » (§ 16 du *De Ecclesia*)<sup>20</sup> : en premier lieu les Juifs, puis les monothéistes, en particulier les musulmans, les fidèles des religions africaines et asiatiques et jusqu'à ceux qui cherchent le Dieu inconnu « dans les ombres et sous des images » (§ 16, *ib.*)<sup>21</sup>.

doxe ATHENAGORAS et le Pape PAUL VI, ce dernier, faisant allusion aux « heureux résultats obtenus sur l'incertain chemin de la réintégration de tous les chrétiens dans l'unique Eglise du Christ » et aux « pas peut-être faits vers ce but désiré », a déclaré : « Car les difficultés ne manquent pas et elles sont en soi telles qu'elles ne laissent pas prévoir une solution rapide et satisfaisante. D'après certains, on voudrait que l'Eglise catholique consentît à des sacrifices de doctrine et de constitution qu'elle ne peut faire sans faillir à sa fidélité à la vérité de l'Evangile et de la tradition qui en dérive. L'Eglise catholique désire plutôt, pour sa part, aplanir le chemin en vue de la rencontre pleine et définitive avec les Frères séparés en cherchant à les rassurer sur la logique, honorable pour tous, des positions catholiques ; en cherchant à les honorer par la reconnaissance de certains aspects de quelques-unes des caractéristiques de leurs thèses religieuses susceptibles d'un accord commun ; et encore, en cherchant à les favoriser, pour autant que la réalité historique et pratique le permette, par la simplification des exigences négligeables dans l'expression formelle de l'adhésion à une unique Eglise ; et nous croyons que cet effort de loyale approche sera réciproque. » (*L'O.R.* du 14 avril 1966).

<sup>19</sup> Pie XII, Encyclique *Evangelii praecōnes*, in A.S. XLIII (1955), p. 522.

<sup>20</sup> THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologica*, III, p. 8, a, 3, ad. 1.

<sup>21</sup> Littéralement « dans les phantasmes et dans les idoles » (*N.D.T.*).

« En effet, tout ce qui, chez eux, peut se trouver de bon et de vrai, l'Eglise le considère comme une préparation évangélique » (§ 16).

C'est pour l'approche de toutes ces masses humaines que le *Secrétariat pour les non-chrétiens* a été créé. Lorsque PAUL VI en a annoncé l'institution dans un discours donné à l'occasion de la Pentecôte 1964, il a fait monter un hymne à la catholicité :

« catholicité, c'est-à-dire universalité, destination à toutes les nations, ouverture à toutes les âmes, offrande à toutes les langues, invitation à toutes les civilisations, présence à toute la terre, à toute l'histoire... (mais) dans la réalité concrète, la catholicité de l'Eglise est encore énormément désiciente, elle est insuffisante et souffrante... Le monde n'est encore pas catholique... Le dynamisme missionnaire naît de la catholicité de l'Eglise, encore en puissance et non effective » et il la pousse « sur les sentiers par lesquels le monde doit devenir catholique » <sup>22</sup>.

C'est dans cette perspective qu'il faut considérer aussi les voyages de PAUL VI en Israël, en Jordanie, en Inde. C'est en ce sens que doivent être compris les trois cercles concentriques qui ont pour centre commun la Catholicité et dont a parlé l'encyclique « *Ecclesiam suam* » : les frères séparés, ceux qui croient en Dieu, le monde. L'Eglise de Rome dit aux hommes :

« J'ai ce que vous cherchez, ce qui vous manque... Tout ce qui est humain Nous regarde » <sup>23</sup>.

••

Toutes ces lignes représentent la dimension horizontale de la grandiose conception hiérarchique du divin et de l'humain dont nous avons cherché à dégager les caractéristiques. Si on considère cette dimension horizontale dans son ensemble, on peut se poser la question suivante : pourquoi l'Eglise catholique — et constamment au cours de l'histoire, très concrètement dans les moments de crise que l'humanité traverse — peut-elle s'offrir comme succédané assimilateur des tendances naturelles des hommes et des civilisations et même se présenter comme garante de leur réalisation et de leur conservation ? Comment donc obtient-elle dans cette offre une audience insoupçonnée, d'imprévisibles adhésions, attirant à elle toutes les forces agissantes d'un ordre constitué donné, amis, adversaires, neutres ou étrangers ? Pourquoi peut-elle affirmer que tout ce qui est humain, toutes les valeurs de la société et de la culture, de la religion et de l'esprit, sont objectivement ordonnées (*ordinantur !*) à sa structure, sont attirées par elle comme les papillons par la lumière, comme des fragments de métal par un aimant ? Pourquoi peut-elle soutenir que les religions non-chrétiennes, les confessions

<sup>22</sup> O.R. du 18-19 mai 1964. Cf. Th. SARTORY, *Mit zur Katholizität*, Salzburg, 1962.

<sup>23</sup> Encyclique *Ecclesiam Suam*, III, in O.R. du 10-11 août 1964 (D.C. du 6 septembre 1964, n° 1431, col. 1086).

chrétiennes, toutes les forces de l'esprit, les individus, les familles, les peuples, les nations doivent fatallement converger dans son vaste sein ? Comment se fait-il que, dans les moments de dynamisme et de renouveau, ces affirmations et ces propositions périodiques soient ignorées et rejetées avec dédain par ceux à qui elles sont destinées et que, dans les périodes de lassitude ou de difficulté, elles puissent être faites avec succès et acceptées avec égard et déférence même par des milieux qui devraient avoir des orientations complètement différentes ? Pourquoi l'Eglise catholique peut-elle s'assimiler à la Jérusalem céleste de l'Apocalypse qui reçoit dans ses murailles les *dona et munera* (dons et richesses) des nations (*De Ecclesia* § 13), comme si elle avait le droit et la compétence d'anticiper le jugement, de se substituer à Lui comme arbitre de toutes les valeurs en épargnant à ceux qui les présentent — hommes et institutions — la crise de la croix et de la résurrection ?

La réponse à cette série d'interrogations graves doit être cherchée dans la direction de ce qui va se manifestant toujours plus comme le dogme fondamental du Catholicisme dans son incessante évolution historique : **LE DOGME DE L'EGLISE — PROLONGEMENT DE L'INCARNATION.** Nous pourrions dire : le dogme de la conservation de l'Incarnation, de la conservation de Dieu.

Le mystère de l'unité du divin et de l'humain ne se réalise pas seulement en Christ, le Chef. Il continue à se manifester en l'Eglise qui est son corps dans l'histoire et qui forme avec lui le *totus Christus* (le Christ total). Puisque le divin et l'humain appartiennent à Christ, l'Eglise a compétence sur le divin et sur l'humain<sup>24</sup>. Parce que le mystère du *totus Christus* atteint sa plénitude et sa totalité, il faut que cette compénétration passe de l'état de droit à l'état de fait et qu'ainsi tout l'humain soit intégré dans la catholicité de l'Eglise. C'est pourquoi

« l'Eglise catholique perpétuellement et efficacement, tend à récapituler l'humanité entière avec tout ce qu'elle comporte de bien sous le Christ Chef » (*De Ecclesia*, § 13).

« Ainsi l'Eglise unit prière et travail pour que le monde entier dans tout son être soit transformé en peuple de Dieu, en corps du Seigneur et temple du Saint-Esprit » (§ 17).

Personne ne peut et ne doit échapper à la totalité et à l'unité du *totus Christus*, grâce à l'addition incessante et l'agrégation constante de tous les éléments, de toutes les valeurs, institutions et collectivités qui n'ont ni frontière, ni limite. L'essentiel n'est pas la « pureté » mais la « plénitude » ; on ne craint pas la falsification, on en a vue l'accroissement à l'infini<sup>25</sup>. L'Eglise toute seule, synthèse de catholicité, est juge et critère du bien et du mal, du licite et de l'illicite : la question du vrai et du faux Evangile, l'alternative entre l'obéissance de la foi et l'opposition de l'incrédulité ne se pose plus qu'en termes de soumission plus ou moins grande à l'autorité de l'Eglise.

<sup>24</sup> F. HOLBOECK, *op. cit.*, p. 232 s.

<sup>25</sup> K. DIETZFELBINGER, *op. cit.*, p. 173.

Plus cette soumission se réalise et s'étend, plus le dualisme Eglise-monde paraît dépassé, plus le péché et l'incrédulité semblent minimisés ou en voie d'épuisement et plus l'ombre de la croix paraît lointaine : ce qui importe est l'harmonie, la concorde, la pacification universelle débarrassée de problèmes, de « discussions stériles » ou de « scissions regrettables »<sup>26</sup>, c'est cette « *pacem in terris* »<sup>27</sup> en laquelle CALVIN suivant la trace de l'Evangile (Jérémie 6 : 14 ; Matthieu 10 : 34 !) voyait une conséquence du silence de la Parole de Dieu et une marque de la domination des « *doctrines mensongères* » qui « sont receues volontairement de tous, et viennent à gré à tout le monde »<sup>28</sup>. S'il entre dans la sphère du sacré, dans le mystère de l'union du divin et de l'humain, c'est-à-dire s'il reconnaît l'autorité de l'Eglise et ses droits, s'il en accepte les fonctions et s'il en admet les symboles, alors le monde avec ses valeurs, ses institutions et ses collectivités peut être approuvé et justifié. Il peut rester lui-même, cela apparaissant comme voulu de Dieu et ordonné par lui.

« Tout ce qu'il y a de germes de bien dans le cœur et la pensée des hommes ou dans leurs rites propres ou leur culture, non seulement ne pas le laisser perdre, mais le guérir, l'élever, l'achever pour la gloire de Dieu, la confusion du démon et le bonheur de l'homme » (§ 17).

L'Eglise soutient le monde et le consacre, le monde reconnaît l'Eglise et la célèbre : ainsi le divin et l'humain convergent sur le plan ecclésiastique et sur le plan du monde. Cette paix et cette unité qui représentent une condition de vie pour l'humanité actuelle et qui répondent à une aspiration universellement ressentie, peuvent trouver leur sanction certaine :

« Ainsi donc, à cette unité catholique du peuple de Dieu qui préfigure et qui promeut la paix universelle, tous les hommes sont appelés ; à cette unité appartiennent sous diverses formes, ou sont ordonnés, les fidèles catholiques, ceux qui, par ailleurs, ont foi dans le Christ, et finalement tous les hommes sans exception que la grâce de Dieu appelle au salut » (§ 13).

Le dogme que nous avons défini comme dogme central du Catholicisme a été l'objet d'expressions successives dans l'histoire. Exemples : Le quatrième concile du Latran (1215) où, contre les Vaudois, l'Eglise de Rome a revendiqué la compétence exclusive et l'autorité de prêcher pour ses représentants autorisés et où elle a décrété que la présence du Seigneur est contenue (*continetur*) dans les éléments du pain et du vin en vertu de l'action sacramentelle du prêtre<sup>29</sup> ; la Bulle *Unam Sanctam* (1302) qui affirme que l'Eglise catholique représente l'unique corps mystique et que la soumission

<sup>26</sup> *Eccesiā suām*, I.

<sup>27</sup> JEAN XXIII, *Encyclique Pacem in terris*, in l'O.R. du 11 avril 1963.

<sup>28</sup> *Au Roy de France très chrestien, François, premier de ce nom*, 1535, in *Institution de la religion chrestienne*, Paris, 1859, I, p. LIX. (Vrin, Paris, 1957, I, p. 46 ; Labor et Fides, Genève, 1955, I, p. xxxv ; Belles lettres, Paris, 1936, I, p. 30).

<sup>29</sup> H. DENZINGER, H. SCHOENMETZER, ap. cit., 809-802.

à la « *non humana, sed potius divina potestas* » (non humaine mais supérieure et divine puissance) de la tête de ce corps, le Pontife romain, est la condition du salut : Ceux qui, comme les Grecs, refusent de se soumettre à lui, confessent par là-même qu'ils ne font pas partie des brebis du Christ parce qu'il y a un seul bercail et un seul pasteur<sup>30</sup> ; le Concile de Trente qui, contre la Réforme, a décrété la nécessité de la médiation et de l'autorité de l'Eglise pour juger de l'interprétation et du vrai sens des Ecritures, pour remettre ou retenir les péchés par les sentences sans appel de ses prêtres, « *vicarii* » (vicaires) de Christ, en vertu du pouvoir des clefs<sup>31</sup> ; le Concile du Vatican (1870) qui a proclamé l'Eglise « *custos et magistra verbi revelati* » (gardienne et maîtresse — enseignante du verbe révélé), a déclaré le Pape « *verum Christi vicarium totiusque Ecclesiae caput et omnium Christianorum patrem ac doctorem* » (véritable vicaire de Christ et chef de toute l'Eglise, père et docteur de tous les chrétiens) en possession de la pleine *potestas* (pouvoir) de juridiction sur l'Eglise universelle et porteur de l'inaffabilité du magistère<sup>32</sup>.

Le Concile Vatican II de 1964 est la suite logique de cette ligne dogmatique qui ne connaît pas de solution de continuité et dont chaque étape successive est une amplification et un complément de la précédente. Dans ce crescendo de complexité et de gravité la Constitution dogmatique *De Ecclesia* représente un moment de synthèse où l'Eglise catholique, consciente de son évolution séculaire, a voulu s'arrêter, prendre conscience d'elle-même<sup>33</sup>, se contempler<sup>34</sup> en une attitude de narcissisme ecclésiastique sans précédent dans l'histoire. Les formulations précédentes du dogme ecclésiologique, y compris celle de 1870 qui avait soulevé l'indignation scandalisée de la société religieuse et laïque de l'époque, avaient en effet porté sur quelques aspects particuliers. La Constitution de 1964 étend à toute l'Eglise — du Pape au laïcat en passant par l'épiscopat — la fonction, l'autorité de représenter et d'incarner le Seigneur avec la pleine faculté d'être la « *vicaria Christi* » (remplaçante du Christ) qui reproduit « l'image du Christ selon sa substantielle structure divino-humaine »<sup>35</sup>. La Théologie catholique récente a parlé de la sacramentalité de l'Eglise<sup>36</sup> : l'Eglise constitue l'image sacramentelle de l'œuvre de la rédemption, de la présence du Sei-

<sup>30</sup> *Op. cit.*, 870, 872, 874, 875.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, 1507, 1679, 1684.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, 3012, 3059, 3074.

<sup>33</sup> Encyclique *Ecclesiam suam*.

<sup>34</sup> PAUL VI, discours d'ouverture de la Troisième Session du Concile, déjà cité. JEAN XXIII dans la Constitution Apostolique *Humanae Salutis* qui a annoncé et convoqué le concile Vatican II (publiée dans l'*O.R.* du 26-27 décembre 1961), a employé des expressions très semblables : l'Eglise « toujours identique à elle-même » pourra, dans le Concile, « s'admirer dans sa stupéfiante unité » et se montrer « dans toute sa plenitude de maîtresse de la vérité et d'administratrice du salut ».

<sup>35</sup> F. HOLBOECK, *op. cit.*, p. 232.

<sup>36</sup> J. GRIBOMONT, OSB, *Du sacrement de l'Eglise et de ses réalisations imparfaites*, in *Irénikon* XXXII (1949), p. 356 s. ; O. SEMMELROTH, SJ, *Die Kirche als Ursalzamt*, Francfort 1955 ; J. de BACIOCCHI, *La vie sacramentaire de l'Eglise*, Paris, 1959 ; P. CHARLES, SJ., *L'Eglise Sacrement du monde*, Paris, 1960.

gneur Médiateur et Sauveur. Cela non pas dans un sens simplement symbolique, représentatif, pédagogique, mais dans le sens réaliste et objectif des *et* et des *continetur* des définitions romaines. Cette signification est rendue nécessaire par le fait que le Seigneur, quoi qu'étant monté au ciel, doit selon la théologie catholique prolonger son incarnation, sa présence corporelle sur la terre. Celle-ci se réalise par son Corps mystique : non seulement dans la hiérarchie, comme la théologie catholique a eu tendance à l'affirmer durant ces derniers siècles — nous l'avons vu —, non seulement dans la Communauté, comme l'affirmait la théologie des premiers siècles, mais — disent les définitions de Vatican II — dans toute l'Eglise. La hiérarchie représente le Seigneur (même si ceux qui en exercent les fonctions sont solidaires de la communauté par leur humanité, leur péché et leur foi : cf. les propositions du *De Populo Dei* que nous avons examinées en leur temps), c'est-à-dire qu'elle accomplit la fonction de Médiateur, qu'elle tient d'une part la place de Dieu devant le peuple et d'autre part la place du peuple devant Dieu. La communauté, elle, représente l'humanité. Ainsi le divin et l'humain, le transcendant et l'historique, qui ne sont plus séparables en vertu de l'Incarnation, trouvent leur fusion permanente dans la dualité essentielle de la structure de l'Eglise qui est en même temps hiérarchique et communautaire. « La hiérarchie et la communauté sont ensemble le Christ total et un » des perspectives augustinianes<sup>37</sup>. Comme l'avait déjà dit MOEHLER en son temps, dans sa *Symbolik*, l'Eglise dans sa totalité est « le Christ qui se manifeste et qui agit à travers les siècles et dont elle renouvelle et continue sans trêve l'activité réconciliatrice et rédemptrice »<sup>38</sup>.

Les actes du Concile Vatican II de 1964 sont le document d'un Chalcédoïne ecclésiologique auquel les théologiens de l'avenir devront, selon toute probabilité, se référer comme nous nous référons au Chalcédoïne christologique de 451<sup>39</sup>. L'exaltation de l'Eglise y atteint une ampleur inconnue jusqu'à présent.

Le point atteint par le développement du dogme ecclésiologique dans l'Eglise de Rome avec le Concile Vatican II pose des problèmes de fond qui ne peuvent pas être sous-estimés. Bien qu'ayant conscience d'être plutôt isolé dans notre jugement, nous ne pouvons pas nous retenir de déclarer que la position dogmatique du Catholicisme nous apparaît en 1964 plus grave qu'en quelqu'autre moment de sa longue histoire. Malgré l'assainissement éthico-disciplinaire apporté par la Contre-Réforme ; malgré le renouveau biblique, liturgique, patristique de ces dernières décennies ; en dépit du retour à la tradition augustinienne et bien que des correctifs aient été apportés

<sup>37</sup> O. SEMMELROTH, *op. cit.*, II<sup>e</sup> session, II<sup>e</sup> chapitre, § 3.

<sup>38</sup> J. A. MOEHLER, *op. cit.*, § 34, p. 353.

<sup>39</sup> Ville d'Asie Mineure (Bithynie). Le concile qui s'y tint en 451 déclara la Vierge Marie « mère de Dieu selon l'humanité » et l'existence des deux natures dans l'unité du Christ : « un seul et même Christ, Fils, Seigneur, Unique, en deux natures, sans confusion ni changement, sans division ni séparation, la différence des natures n'étant nullement supprimée par leur union, chaque nature conservant au contraire sa particularité, toutes deux concourant à former une seule personne... » (*N.D.T.*).

au juridisme prépondérant durant ces quatre derniers siècles ; nonobstant l'ouverture envers les autres confessions, envers les religions non chrétiennes, à l'égard de la civilisation moderne et de ses angoissants problèmes — et même paradoxalement à cause de tous ces facteurs positifs —, du point de vue dogmatique il faut constater un éloignement des perspectives évangéliques plus grand qu'au XV<sup>e</sup> siècle. On avait cru que Vatican I de 1870 serait la dernière étape de ce processus. Elle a été dépassée par Vatican II de 1964. Des facteurs non théologiques d'ordre sentimental, culturel et sociologique empêchent aujourd'hui les yeux de s'ouvrir sur cet écart. Mais le fait demeure : la dissension est plus grave et plus complexe, les raisons fondamentales, non contingentes, qui ont donné naissance à la Réforme ont été rendues plus systématiques. Et en dehors des questions théologiques au sens doctrinal et académique, il y a une question de foi qui ne peut être passée sous silence.

La question qui se pose — d'une gravité qu'on ne peut pas trouver exagérée — est de savoir si nous ne sommes pas en face d'une modification, apparemment imperceptible mais en réalité irrémédiable, de l'antique formule de la confession de foi chrétienne. Il semble que la formule *credo sanctam Ecclesiam catholicam* (je crois la sainte Eglise catholique) soit désormais remplacée par celle-ci : *credo in sanctam Ecclesiam catholicam* (je crois *en* la sainte Eglise catholique). Ceci n'est ni une exagération ni une erreur. C'est une conséquence éminemment logique qui a été tirée, et qui ne pouvait pas ne pas l'être, des prémisses placées à la base de tout le système catholique : l'Eglise comme continuation de l'Incarnation, comme *Christus praesens* (Christ visible). Durant tout le Moyen Age on n'en était pas arrivé là. Wessel GANSFORT, *Magister contradictionum* (Maitre en controverse) — environ 1420-1489 — déclarait :

« *Confiteor ergo in hac fidei regula debere me pendere ex ecclesiae autoritate, cum qua credo, non in quam... cum ecclesia sancta credo, non in ecclesiam, quia credere actus latriae est, virtutis theologicae sacrificium, soli Deo offerendum* » (Je professe donc que je dois dépendre de l'autorité de l'Eglise en ce qui concerne cette règle de foi, (l'Eglise) avec laquelle je crois, non pas en laquelle... ; je crois avec la sainte Eglise, non en l'Eglise, parce que croire est un acte d'adoration, un sacrifice relevant de la faculté de connaître Dieu, offert à Dieu seul) <sup>40</sup>.

Même à l'époque du Concile de Trente le Catholicisme hésitait encore à franchir ce pas <sup>41</sup>. Le catéchisme publié sur l'ordre de

<sup>40</sup> *Farrago rerum theologicarum uberrima*, Bâle, 1522, f. III R., cit. par G. H. TAVARD, *Holy writ or Holy Church*, New-York, 1959 (trad. française : Paris, 1963, p. 104). Toutefois G. M. TURRECREMATA, *Summa de Ecclesia I*, 20, rapporte avoir vu de ses propres yeux les Pères du Concile de Bâle s'agenouiller à la phrase du Credo : « ...sanctam Ecclesiam » comme à la phrase « *incarnatus est* ». Cit. par Y. M. J. CONGAR, OP, *Le Christ, Marie et l'Eglise*, Bruges, 1952, p. 78.

<sup>41</sup> Je suis redevable de l'observation à un critique perspicace du Concile du Vatican II : G. MARON, *Credo in Ecclesiam ? Erwägungen zu den Arbeiten des Zweiten Vatikanischen Konzils*, in *Materialdienst des konfessionskundliches Instituts*, XV (1964), p. 2.

PIE V, exposant le neuvième article du Symbole des Apôtres, prend soin de préciser :

« Nous confessons que nous croyons la sainte Eglise et non en la sainte Eglise, afin que par cette façon différente de parler on voie bien la distinction qui existe entre Dieu et les choses qui ont été créées par lui »<sup>42</sup>.

Aujourd'hui il semble que l'hésitation ait disparu. PAUL VI, dans l'encyclique *Ecclesiam suam*, a cité saint AUGUSTIN :

« Nous sommes devenus le Christ. Si, en effet, il est la tête, nous sommes les membres ; un seul homme (l'homme total), Lui et nous... La plénitude du Christ par conséquent, la tête et les membres. Qu'est-ce que la tête et les membres ? Le Christ et l'Eglise »<sup>43</sup>.

Il a cité également l'encyclique *Mystici corporis*, de JEAN XXIII, selon laquelle

« Nous devons nous habituer à voir dans l'Eglise le Christ lui-même »<sup>44</sup>.

Cela pour finalement conclure que la tâche actuelle de l'Eglise est de réfléchir sur ce « point lumineux » de sa foi, de fixer « le regard de l'âme » sur son propre mystère, d' « approfondir la conscience qu'elle doit avoir de soi », et qui est « un résultat de la foi », parce qu'elle est « une découverte renouvelée de son rapport vital au Christ ». En fait, toute la Constitution dogmatique *De Ecclesia* tend vers ce but. Le jésuite allemand Otto SEMMELROTH dans un livre impressionnant jusque dans son titre *Ich Glaube an die Kirche* (Je crois en l'Eglise), muni de l'*Imprimatur* du Vicaire Général, a présenté l'Eglise comme la réalité divino-humaine qui non seulement est gardienne ou guide de la foi mais aussi elle-même objet de foi :

« L'Eglise, puisqu'elle croit en Dieu, doit aussi croire en elle-même. Elle ne peut prêcher Dieu sans se prêcher aussi elle-même »<sup>45</sup>.

Puisqu'elle constitue une unique réalité complexe « *quae humano et divino coalescit elemento* » (en laquelle l'élément humain et l'élément divin se combinent) (*De Ecclesia*, § 8) et en vertu de la garantie divine, on ne peut pas seulement dire que l'Eglise conduit à la vérité mais on doit dire aussi qu'elle contient la vérité ; non seulement dire qu'elle apporte aux hommes le salut, comme s'il s'agissait d'une marchandise qui est gardée en dépôt et qui peut être transportée à l'extérieur, mais aussi que le salut est dans l'Eglise<sup>46</sup>. S'il est nécessaire de voir en l'Eglise Christ lui-même, il

<sup>42</sup> *Catechismo secondo il Decreto del Concilio di Trento*, Torino-Roma, 1931, I, 10, p. 106.

<sup>43</sup> In *Io. Tract. 21 : 8 - P.L. XXXV*, 1568. Cit. par *Ecclesiam suam*, I. (D.C. du 6-9-1964, n° 1431, Col. 1067).

<sup>44</sup> A.A.S. XXXV (1943), p. 238. (D.C. du 6 septembre 1964, n° 1431, col. 1067).

<sup>45</sup> O. SEMMELROTH, S.J., *Ich glaube an die Kirche. Erwägungen über das gottmenschliche Geheimnis des Kirche*, Düsseldorf, 1959, p. 93.

<sup>46</sup> Op. cit., p. 90 s., 23 s., 39 s.

faut évidemment croire en l'Eglise, en transférant à l'Eglise cette « *fiducia* » (foi-confiance) dont parlait LUTHER à propos du Christ justifiant. Comme cela a été noté, nous sommes en présence de la version actuelle, ecclésiologique, de cette « *incurvatio hominis in se* » (recourbement de l'homme sur lui-même) que le réformateur avait dénoncée dans l'anthropologie catholique de la Renaissance<sup>47</sup>. Ce n'est pas sans raison que le jésuite BOYER, traitant des rapports interconfessionnels en vue de l'unité, tient pour inutiles les discussions sur les articles particuliers de la foi :

« Il faudra faire un acte de foi en l'autorité de l'Eglise. Tout le détail des articles sera reçu de cette autorité avec la pleine certitude qu'ils appartiennent à la révélation divine. L'unité s'étendra à tous ceux qui croiront à cette parole : « Qui vous écoute, M'écoute », c'est-à-dire à tous ceux qui croiront à l'« autorité infaillible » de l'Eglise de Rome comme « organe » parlant « au nom de Dieu » »<sup>48</sup>.

..

### *III. De Beata Maria Virgine Deipara in mysterio Christi et Ecclesiae* **(La Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Eglise)**

Le symptôme le plus évident de cette foi de l'Eglise de Rome en elle-même est le culte de Marie.

Les protestants considèrent souvent la mariologie comme un appendice étranger et peu intéressant de la foi catholique, une espèce de superstition populaire officiellement ou tacitement tolérée par les sphères dirigeantes éclairées, lié tout particulièrement aux régions méridionales, en tout cas comme un élément marginal, non essentiel, sur lequel il n'y a pas lieu de s'arrêter trop, et qui ira diminuant au fur et à mesure que l'influence des progressistes ira s'affirmant. Cette attitude est caractéristique d'une incompréhension fondamentale du Catholicisme. La mariologie n'est pas un phénomène plus ou moins négligeable dépendant de certaines latitudes : la situation géographique donne certes aux expressions de la foi quelques manifestations plus apparentes. Elles sont issues d'un folklore incontrôlé, suivant le tempérament des populations. Mais le problème n'est pas là. Dans la séance solennelle de clôture de la troisième session, la géographie mariologique était représentée à l'échelle

<sup>47</sup> G. MARON, *Art. cit.*, p. 2. Cf. E. SCHLINK *Die Diskussion des Schemas « De Ecclesia » in evangelischer Sicht*, in *ib.* XIV (1963), p. 101.

<sup>48</sup> Ch. BOYER, S. J., *L'autorità della Chiesa, necessità fondamentale*, in *Unitas* XIX (1964), p. 249. L'article est la traduction italienne d'un article en anglais paru sous le titre *One Flock and Many Shepherds* dans la revue « *Chicago Studies* » (sans indication de date).

universelle. En la personne des 24 Pères concélébrants avec le Pape, titulaires des plus grands sanctuaires mariaux du monde, figuraient les sièges de Lorette, Lourdes, Fatima, la Guadeloupe, avec ceux de Mariazell, Maria Leach, Einsiedeln, Czestochowa, Walsingham, Washington. Au cours des discussions, le Schéma a été critiqué comme trop peu marial par un *leader* des progressistes, le cardinal SUENENS. Il faut se rendre compte que la mariologie est liée à l'essence du Catholicisme. Elle est expression de l'âme du Catholicisme, de ce que nous avons défini comme son dogme fondamental. L'évolution ecclésiologique dont nous avons traité trouve son expression caractéristique précisément dans la mariologie. Le parallélisme depuis un siècle entre l'évolution de l'ecclésiologie et celle de la mariologie n'est pas occasionnel. Le fait que l'exaltation et la glorification croissantes de l'Eglise correspondent à l'exaltation et à la glorification grandissantes de Marie doit faire réfléchir.

Dans un discours fait peu de jours après les premières discussions sur le schéma de Marie, PAUL VI a dit que c'est au centre le plus conscient de la foi et de la piété catholique — et donc non pas à la périphérie, rustre et arriérée — que se comprend et se cultive le mieux la dévotion mariale : « personne n'est aussi dévoué à la Très Sainte Marie » que les Papes qui à cause de leur ministère sont placés au sommet du mystère de l'Eglise<sup>49</sup>. Dans un autre discours il a cité l'affirmation de Karl BARTH : « Le dogme marial est le dogme central du Catholicisme », non certes pour se rallier au jugement de Karl BARTH, qui y voit l'expression la plus claire de l'hérésie catholique, celle qui explique toutes les autres, mais pour déclarer que « cette doctrine résume symboliquement la doctrine catholique », qu'elle « présente la synthèse du dogme même de l'Eglise »<sup>50</sup>. Quelle est donc la raison pour laquelle, selon les déclarations autorisées du Pape lors de la clôture de la troisième session,

« La connaissance de la vraie doctrine catholique sur Marie constituera toujours une clef pour la compréhension exacte du mystère de Christ et de l'Eglise » ?<sup>51</sup>.

Le titre du schéma, à la première session, était : « *La Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et Mère des hommes* ». Lors de la deuxième session, il devenait : « *La Bienheureuse Vierge Marie, Mère de l'Eglise* ». A la troisième, il fut incorporé à la Constitution *De Ecclesia* sus le titre : « *La bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, dans le mystère du Christ et de l'Eglise* ». Derrière ces modifications formelles il y a l'opposition de deux tendances présentes au Concile, celle des « conservateurs » et celle des « progressistes ».

<sup>49</sup> O.R. du 9 octobre 1964.

<sup>50</sup> Discours prononcé en mars 1956 lorsque G. B. MONTINI était archevêque de Milan mais publié par l'O.R. du 15 mars 1964 : *L'aspetto religioso del Pontificato di Pio XII*. Il ne s'agit pas d'une citation directe de Karl BARTH. Dog. 1, 2, p. 157, mais d'une citation indirecte d'après le volume de H. DE LUBAC, *Méditation sur l'Eglise*, Paris, 1953, p. 142.

<sup>51</sup> O.R. du 22 novembre 1964 (D.C. du 6 décembre 1964, n° 1437, col. 1537-1546).

Elles s'étaient déjà affrontées sur ce thème au *Congrès Mariologique International de Lourdes*, en 1958, dont les Actes comprennent 16 volumes publiés par l'*Académie Pontificale Mariale Internationale*. Les premiers soutiennent la tendance qu'on a appelée « christotypique » : ils veulent surtout mettre en lumière le lien théologique entre Marie et le mystère du Christ incarné, souligner le fait que Marie

« étant la mère de Christ, tête de l'Eglise, doit être en une certaine façon au-dessus de l'Eglise ou, comme le disait saint Bernard, entre le Christ et l'Eglise : "Marie est au faite de l'Eglise, comme sa mère et sa reine" »<sup>52</sup>.

Les seconds défendent la tendance dite « ecclésiotypique » : ils désirent surtout mettre l'accent sur le lien théologique entre Marie et le mystère du Corps Mystique, souligner le fait que

« Marie se trouve dans l'Eglise, comme l'un de ses membres typique et exemplaire ».

Mais « par des préoccupations œcuméniques », ils voient dans cette solution « la possibilité de contenir la poussée moderne de la piété et de la doctrine mariales et une possibilité de voir accepter cette figure de Marie même par les protestants »<sup>53</sup>.

Comme il résulte du *et* du titre — Marie « dans le mystère du Christ et de l'Eglise » (*in mysterio Christi et Ecclesiae*) — le texte définitif est le résultat d'un compromis entre les deux tendances : « sain compromis », a estimé le cardinal FRINGS, le meilleur possible, qui, selon lui, ne contiendrait rien qui fût en opposition avec la foi catholique ni avec les désirs justifiés des chrétiens non catholiques.

Il faut noter l'effort fait pour donner un fondement biblique aux affirmations traditionnelles : les rédacteurs ont été animés, à l'évidence, par l'intention de satisfaire aux habitudes mentales des protestants et par l'espoir de les amener à reconnaître le fondement biblique de la mariologie. Mais la méthode suivie n'a pas cherché à formuler la doctrine dans l'obéissance à l'Evangile en élaguant tous les développements arbitraires. Souvent, au contraire, elle s'est efforcé de justifier la doctrine déjà existante à l'aide de l'Evangile, même quand elle manquait de tout fondement, comme dans le cas de l'Immaculée Conception et de l'Assomption et même dans le cas où les textes disent exactement le contraire de ce qu'on veut soutenir (cf. au § 58 les citations de Marc 3 : 31-35 et de Luc 11 : 27-28). C'est dans la même perspective qu'il faut considérer l'insistance avec laquelle on tend à présenter la doctrine et le culte de Marie comme orientés en fonction de Christ et subordonnés à sa médiation unique.

On doit remarquer aussi le soin apporté à ne pas conférer un caractère dogmatique aux affirmations mariologiques les plus graves et l'effort fait pour les insérer dans un contexte de piété et de liturgie.

<sup>52</sup> C. BALIC, *Maria madre e tipo della Chiesa*, in L'O.R. du 7 février 1964.

<sup>53</sup> Art. cit.

Cela répond à l'intention de satisfaire aux habitudes mentales des orthodoxes. Mais en présence de cet effort on ne peut oublier que selon la loi constante en vigueur dans l'Eglise de Rome l'usage devient norme, la piété devient dogme : le fait que les thèses marialogiques en circulation dans la conscience catholique actuelle aient reçu une légitimation conciliaire ouvre la porte dans l'avenir aux développements insoupçonnés de poussées doctrinales qui, actuellement, n'apparaissent qu'en germe<sup>54</sup>.

L'exhortation à promouvoir et à intensifier le culte marial et, d'autre part, la recommandation de rester dans les limites de la saine et orthodoxe doctrine approuvée par l'Eglise en s'abstenant des exagérations, tout en tenant compte cependant des circonstances locales, de la nature et du caractère des fidèles (§ 66-67), s'équilibrent et, en définitive, peuvent même s'annuler réciproquement. Il est de fait que le « Saint et Sacré Concile » a voulu « délibérément » enseigner cette doctrine catholique, exhortant « tous les fils de l'Eglise » à tenir en grande estime, à promouvoir « généreusement », à observer « scrupuleusement » toutes les pratiques et tous les exercices de piété à l'égard de Marie recommandés tout au long des siècles par le Magistère de l'Eglise : la vraie foi reconnaît la « prééminence de la Mère de Dieu » (§ 67). Le texte de la Constitution est effectivement une « Somme mariale », comme l'a dit le cardinal BÉA, une synthèse sans précédent de la doctrine catholique sur Marie, comme l'a proclamé le Pape PAUL VI :

« C'est en effet la première fois — et le dire Nous remplit d'une profonde émotion — qu'un Concile œcuménique présente une synthèse si vaste de la doctrine catholique sur la place que Marie très sainte occupe dans le mystère du Christ et de l'Eglise »<sup>55</sup>.

Tous les attributs que la tradition catholique a conférés à Marie — et qui dans leur grande majorité sont des doublets de ceux que le message chrétien accorde au Christ — ont en effet reçu l'approbation et la sanction conciliaire dans la Constitution dogmatique de Vatican II : l'immaculée conception, qui correspond à la naissance de Jésus par l'œuvre du Saint-Esprit, vient en confirmation du dogme de 1854 (§ 56-59) ; la virginité perpétuelle dont le fondement critique est insoutenable et la signification dogmatique étrangère à l'Evangile (§ 57) ; l'impeccabilité, l'obéissance parfaite à la volonté de Dieu que le Nouveau Testament attribue exclusivement à Jésus (§ 56) ; l'élévation à la gloire céleste, corps et âme, comme prémisses des croyants, vient confirmer le dogme de 1950 : c'est la transposition sur Marie du message néo-testamentaire de la résurrection de Jésus d'entre les morts et de son ascension à la droite de Dieu, prémisses des vivants et des morts jusqu'à son retour et la manifestation de toutes choses (§ 59-65) ; l'opposition Ève, génératrice de désobéissance et de mort, nouvelle-

<sup>54</sup> Cf. *Sonderdienst zum Konzil*, in « E.D.P. » du 4 novembre 1964, p. 4 ; *SISE* du 17 novembre 1964, p. 8.

<sup>55</sup> Discours de clôture de la troisième session, déjà cité.

Eve, Marie, génératrice d'obéissance et de vie, qui correspond à l'opposition néo-testamentaire entre le premier et le second Adam (§ 56) ; la fonction de salut et de rédemption, que le Nouveau Testament concentre en Christ, est transférée aussi sur Marie qui s'est associée (*sociavit*) au sacrifice de Jésus, consentant par amour à l'immolation de la victime engendrée par elle (§ 58) et devenant ainsi cause de salut pour elle et pour tout le genre humain (§ 56-61), unie au Fils dans l'œuvre de la Rédemption (§ 57), dans l'ordre de la grâce (§ 61) ; la mission d'Avocat, de Consolateur (*Parákletos !*), dans l'exercice d'une intercession universelle, d'une aide constante, est aussi confiée à Marie tandis que le Nouveau Testament la réserve à Christ et au Saint-Esprit (§ 58-62-66) ; la proclamation du Christ comme Seigneur et Roi se répercute sur Marie, exaltée comme Reine de l'univers (§ 59) ; l'annonce néotestamentaire de Christ comme unique Médiateur trouve son reflet dans l'annonce de Marie comme Médiatrice (§ 60-61-62).

Toutes ces affirmations, en grandiose enchaînement les unes aux autres, ne sont pas une copie mythologique de la figure et de l'œuvre de Christ : elles expriment une conception dogmatique précise et soigneusement pensée. PAUL VI, avec une conscience lucide, a déclaré qu'elles correspondent au but central que le Concile s'était fixé et qui était celui de manifester « le visage de la Sainte Eglise » ; qu'elles constituent le « sommet » et le « couronnement » de la Constitution dogmatique *De Ecclesia* tout entière<sup>56</sup>. La raison dogmatique qui inspire toutes ces affirmations et qui fixe le rapport entre le thème de Marie et celui de l'Eglise git donc en ceci : *Marie est la figure de l'Eglise*. Le texte de la constitution est explicite à cet égard (§ 53-63-65-68) et le discours pontifical lors de la proclamation officielle n'en est que la confirmation et le commentaire<sup>57</sup>.

Pour cela, la maternité est présentée comme fondement de toute la mariologie. Dans tous les paragraphes du chapitre *De Beata Maria Virgine* on ne fait qu'affirmer que l'Eglise catholique considère Marie comme sa propre Mère, Mère des membres de Christ (§ 53), Mère de Dieu, Mère de Christ et Mère des hommes, spécialement des fidèles (§ 54), Mère des vivants (§ 56), Mère des disciples de Jésus (§ 58), Mère dans l'ordre de la grâce (§ 61), Mère de l'économie de la grâce (§ 62), Mère des fidèles (§ 63-64), notre Mère (§ 67) : mère de l'Eglise a conclu le Pape. Dans une perspective critique, nous pouvons donc dire : il s'agit d'une projection idéale de la maternité de l'Eglise. L'une des affirmations les plus impressionnantes qui ait été prononcée au Concile, et qui a trouvé

<sup>56</sup> Discours cité.

<sup>57</sup> Le bruit qui a été fait sur ce discours, comme s'il avait déçu les meilleures espérances du Concile, ou violé sa volonté et ses décisions, pour complaire à certains milieux rétrogrades de la Curie, est sans motif. En proclamant Marie Mère de l'Eglise, Paul VI n'a fait que se référer aux intentions expresses de JEAN XXIII lors de la convocation puis de l'ouverture du Concile, le 11 octobre 1961. Il n'a fait qu'interpréter et résumer les délibérations centrales du Concile, sinon formellement, du moins pour l'essentiel.

place dans le texte de la Constitution, est que Marie a engendré le Christ historique et engendré aussi le Christ mystique (§ 53) : l'affirmation est incompréhensible si on oublie le rapport intime qui lie Christ, Marie et l'Eglise. La génération historique est venue de *Spiritu Sancto ex Maria Virgine* (de Marie Vierge par l'Esprit Saint) ; la génération mystique se fait de *Spiritu Sancto ex Ecclesia Virgine* (de l'Eglise vierge par l'Esprit Saint). Il s'agit ici aussi d'un écho augustinien :

« Marie engendra physiquement la tête du Corps mystique et l'Eglise engendre spirituellement les membres de cette tête »<sup>58</sup>.

L'Eglise, fécondée par l'Esprit Saint, est la Vierge Mère<sup>59</sup> pleine de grâce, immaculée et sans péché<sup>60</sup>, qui engendre toujours de nouveaux membres au Christ total<sup>61</sup> et qui, tandis que « les mythes du matérialisme moderne menacent d'anéantir la vie des hommes »<sup>62</sup>, est déjà revêtue des attributs qui préfigurent la gloire et la plénitude de la vie céleste.

C'est précisément parce qu'elle est « la figure idéale de l'Eglise », qu'elle reflète en elle-même « toutes les richesses que l'Eglise se représente, possède et dispense »<sup>63</sup>. Marie peut être proclamée « Médiatrice » (§ 62)<sup>64</sup>. Par cette définition on ne veut pas diviniser Marie, l'élever au rang de Christ, substituer sa médiation à l'unique médiation de Christ, on insiste au contraire, constamment sur sa position subordonnée de créature. Cette insistence n'est pas récente et elle n'est pas due seulement à la considération des frères séparés. On ne doit pas y voir un effort de rapprochement. Elle est conforme à la ligne constante suivie par la tradition catholique. La théologie catholique maintient la distance entre le Dieu trinitaire et la créature humaine Marie : mais précisément pour mieux mettre en lumière sa conviction fondamentale que la coopération de la créature à l'œuvre divine est nécessaire pour associer le mérite de *congruo* (de convenance) de la créature au mérite de *condigno* (de dignité) du Christ<sup>65</sup>. De cette conviction dérivent les nombreuses affirmations sur la coopération de Marie (§ 56-57-61-62-63-65) : son « fiat » (qu'il me soit fait) initial avant l'incarnation et son « fiat » final avant la rédemption sont symboliques du « fiat » actuel de son humanité glorifiée devant l'action de Dieu, de la fonction permanente, coopérante et médiatrice, de l'Eglise entre la divinité et l'humanité. C'est justement à cause de cette coopération, fondée sur la présupposition de la bonne volonté

<sup>58</sup> A. AUGUSTINUS, *De Sancta Virginitate*, 2, in P.L. XL, 397. Cf. un discours significatif de Paul VI, publié par l'O.R. du 28 mai 1964.

<sup>59</sup> H. DE LUBAC, *op. cit.*, p. 246, s.

<sup>60</sup> Ch. JOURNET, *Esquisse du développement du dogme marital*, Paris, 1954, p. 68.

<sup>61</sup> H. RAHNER, S. J., *Maria und die Kirche*, Innsbruck, 1951 (trad. franç., Paris, 1955, p. 48).

<sup>62</sup> Ch. JOURNET, *op. cit.*, p. 144.

<sup>63</sup> PAUL VI, discours cité du 28 mai 1964.

<sup>64</sup> C. A. DE RIDDER, *Maria als Miterlöserin*, Göttingen, 1965.

<sup>65</sup> PIE X, Encyclique *Ad Diem illum* du 2 février 1904 : cf. H. DENZINGER, H. SCHOENMETZER, *op. cit.*, 3370.

et de la disponibilité de l'homme en face de Dieu, c'est-à-dire sur un optimisme anthropologique étroitement lié aux antiques positions semi-pélagiennes caractéristiques du Catholicisme, que la mariologie est présentée comme une « apothéose religieuse de l'humanité »<sup>66</sup> et que parallèlement la doctrine de l'Eglise est présente comme « une exaltation de l'humanité »<sup>67</sup>.

De toute évidence, il s'agit d'une interprétation totale de l'Evangile qui en brasse tous les aspects. Discuter certains aspects particuliers et constater que sur d'autres il y a consensus n'a pas de sens. Il faut percevoir les mouvements à partir de cette position fondamentale et situer dans la perspective même de ce fondement les aspects sur lesquels l'accord semble exister. C'est vraiment le cas de dire ici que tout est lié au tout. Tandis qu'à l'époque de la Réforme, d'une manière qui nous paraît à nous aujourd'hui un peu scolaire et abstraite, étaient opposés Dieu et l'homme, la grâce et la nature, la prédestination et le libre-arbitre, la foi et les œuvres, aujourd'hui la position catholique nous présente un développement plus organique, plus systématique qui vise avec une évidence plus concrète à la totalité du réel : la discussion ne se pose plus seulement en termes d'anthropologie mais en termes d'écclésiologie, avec toutes les applications théologiques, œcuméniques, missionnaires, éthiques, politiques, sociologiques que comporte le concept d'Eglise comme représentation actuelle du *totus Christus* (le Christ total) organisé sur le plan historique par le rapport hiérarchie - communauté laïque - monde, sur le plan transcendant par le rapport Christ-Marie.

Dans l'exaltation mariologique, le sens intime et dernier de la foi catholique émerge. Comme l'a dit expressément un perspicace dogmaticien suédois :

« Marie, celle qui est sans péché, la médiatrice de toutes les grâces, devient ainsi en dernière analyse la personnification de l'Eglise infaillible et médiatrice de toutes les grâces. La mariologie, en effet, n'est pas un produit occasionnel de la théologie romaine mais une conséquence évidente de sa conception de l'Eglise et du ministère chrétien, donc de sa conception de la rédemption. Les dogmes mariaux représentent en définitive une dogmatisation de la conception que l'Eglise romaine se fait d'elle-même. Si on réfute ces dogmes il faut aussi réfuter la conception du ministère qui s'exprime dans l'idée de représentation »<sup>68</sup>.

En présence des positions d'une Eglise qui estime agir « *in persona Christi* » (en la personne de Christ, à la place de Christ), qui se proclame elle-même « *mater et magistra* » (mère et éducatrice), qui exalte sa « *pulchritudinem* » (beauté), la « *maiestatem* » (majesté) de sa propre institution, le « *miraculum* » (le prodige) de sa fidélité religieuse et sociale, elle en qui « *divina et humana pars*

<sup>66</sup> G. B. MONTINI, discours cité.

<sup>67</sup> PAUL VI, discours publié par l'O.R. du 20 novembre 1964.

<sup>68</sup> P. E. PERSSON, *Romerskt och evangeliskt*, Lund (trad. allemande, Göttigen, 1961, p. 61).

*conexae copulantur* » (la partie divine et la partie humaine se trouvent assemblées, associées), qui réfléchit sur l'humanité le dessein de l'Incarnation et de la Rédemption et rend apparent « *Christus totus* » (le Christ total)<sup>69</sup> ; en présence de cette Eglise qui se glorifie elle-même au lieu de crier miséricorde, qui obéit à sa propre autorité au lieu de confesser son péché, qui exige la soumission à sa loi au lieu de solliciter l'obéissance à l'Evangile, qui proclame son propre nom au lieu de celui du Seigneur ; en présence de cette Eglise, les Eglises de la Réforme ne peuvent pas prêcher leur fidélité passée ou la remplacer par des mystiques modernes. Avec la sobre et lucide fermeté des pères luthériens et calvinistes elles doivent rassembler toutes leurs énergies et les coordonner pour redécouvrir leur message propre et, lorsque cela leur sera donné, rembourser leur propre dette de témoignage. A cette seule condition le « dialogue » peut se réaliser sans confusions et sans démissions théologiques. A cette seule condition il peut avoir un sens et un mordant chrétien. Cette tâche ne pourra pas être trop longtemps différée. Même si nous savons que ce ne sont pas nos propres forces — pas plus nos forces théologiques — qui peuvent vivifier l'Eglise et donner autorité à sa prédication. Les prophètes de paix se multiplient aujourd'hui dans son sein. A une Eglise catholique qui, depuis des siècles, avec une triomphante assurance, a proclamé que Dieu est de son côté et en a élaboré la majestueuse objectivation doctrinale, sacramentelle et ecclésiologique, du côté évangélique on a opposé un *Gott mit uns* (Dieu avec nous) antithétique. Aujourd'hui on fait la merveilleuse découverte que Dieu est du côté des uns *et* des autres. Le *Gott mit uns* s'est universalisé. Et la commotion de la découverte qui, à la polémique d'hier discrédiée et gênante, a substitué le tranquillisant irénisme œcuménique des temps nouveaux, s'est répandue avec une rapidité épidémique. Ne faudrait-il pas commencer par se demander si Dieu ne serait pas par hasard *ni* du côté des uns *ni* du côté des autres et si ce ne serait pas le Seigneur qui mettrait en question les uns *et* les autres avec leurs sécurités catholiques et protestantes ? C'est une question de conscience théologique qui entraîne la responsabilité de toute l'Eglise et qui touche à la question dernière de sa foi. Peut-être l'heure n'est-elle pas éloignée où nous devrons faire un choix et entrer dans un « *status confessionis* » (attitude de confession de la foi) ?

Vittorio SUBILIA.

<sup>69</sup> PAUL VI, discours de clôture de la Troisième Session.

<sup>70</sup> Je suis redevable de la clarification de ces idées de conclusion à une conversation tenue récemment avec un jeune ami à la surprenante intuition spirituelle.

# Quelques livres catholiques

par Pierre PETIT

Maintenant qu'est terminée la *célébration* de Vatican II nous alignons sur les rayons de nos bibliothèques quelques journaux ou chroniques qui nous permettront de nous rappeler tel ou tel moment des débats conciliaires et de mieux comprendre les documents promulgués.

Les trois collections les plus répandues ont pour auteurs M. l'abbé René LAURENTIN : *L'enjeu du concile* (cinq volumes, dont le premier fut écrit avant la réunion de celui-ci, les quatre autres après chaque session ; Editions du Seuil, Paris) ; le Père Antoine WENGER : *Vatican II* (quatre volumes, un par session ; Editions du Centurion, Paris) ; le Père Yves M.-J. CONGAR enfin : *Le Concile au jour le jour* (quatre volumes aussi ; Editions du Cerf, Paris). Aucun de ces chroniqueurs ne fait concurrence aux deux autres ; le recours aux trois est généralement utile. Bien que les années passent les appréciations du Père CONGAR ne vieillissent pas ; elles gardent leur rigueur et leur intérêt. Les comptes rendus du Père WENGER demeurent riches de renseignements, et d'enseignements, pour nous qui étions étrangers aux mentalités théologiques et ecclésiastiques des pères conciliaires. Les livres de M. l'abbé LAURENTIN sont pratiques, très méthodiques ; ils aident les lecteurs par de nombreux tableaux qui résument les débats, montrent les divers états des schémas ou rappellent le compte des votes<sup>1</sup>.

Un quatrième ouvrage ne doit pas être passé sous silence. C'est *Le journal du concile* de M. Henri FESQUET (un seul volume de quelque 1.150 pages, édité par Robert MOREL, Le Jas par Forcalquier). Tous les appréciateurs disent ou diront la qualité de ce recueil. Présenté sous reliure « presque liturgique » de couleur violette, imprimé avec une grande variété typographique, il met définitivement à notre disposition la collection des articles que nous avons lus au jour le jour dans *Le Monde* avec intérêt, curiosité, sympathie. Ce n'est pas un père conciliaire que nous relisons, non plus qu'un théologien soucieux peut-être d'une certaine tenue ecclésiastique. C'est un journaliste, c'est un laïc catholique qui retient ici notre attention, et nous admirons que ni cette profession ni cette qualité ne nuisent à sa probité, à sa liberté. Il convient d'ajouter à cela, pour quelque lecteur lointain de notre chronique,

<sup>1</sup> A l'heure où nous rédigeons cette chronique nous anticipons quelque peu quand nous parlons du tome 5 de M. LAURENTIN, des tomes 4 des Pères WENGER et CONGAR. Mais il est évident qu'ils verront le jour, dans la suite des volumes qui les ont précédés.

que les articles de M. FESQUET furent sans doute la principale source de documentation conciliaire pour nombre de protestants français<sup>2</sup>.

Deux éditeurs ont mis rapidement à notre disposition des versions françaises des *actes* de Vatican II<sup>3</sup>. Sauf pour quelques textes privilégiés nous sommes encore dépourvus quand nous voulons consulter les originaux latins. Mais les Editions du Cerf annoncent heureusement une collection dans laquelle nous trouverons, pour chaque document, texte latin et traduction française, historique, commentaire, réflexions et perspectives.



Les quelques livres catholiques que nous avons lus dans les mois passés, il n'est pas artificiel de les présenter en suivant la distribution des quatre *constitutions*, neuf *décrets* et trois *déclarations*, que Vatican II laisse dans l'histoire de l'Eglise.

Après la définition de l'infâbilité pontificale par Vatican I, après les définitions de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de Marie, il semblait aux protestants que le mouvement vers la centralisation papale lié au mouvement marial risquaient de se prolonger en de nouvelles définitions dogmatiques. Heureusement la constitution sur l'Eglise, *Lumen gentium*, a montré la permanence ou la résurgence d'autres tendances et traditions<sup>4</sup>. On a vu, non sans débats — mais quel synodal parmi nous ne se réjouirait de ces débats ? — l'enseignement conciliaire sur Marie s'insérer dans celui sur l'Eglise.

De cette constitution sur l'Eglise, M. l'abbé LAURENTIN a commenté le chapitre VIII et dernier, consacré à Marie : *La Vierge au concile* (P. Lethielleux, Paris, 1965 ; 222 pages). Il retrace l'histoire de ce texte, depuis la phase antépréparatoire (mai-novembre 1960) jusqu'à sa promulgation et au discours de PAUL VI proclamant Marie « Mère de l'Eglise » (21 novembre 1964) et applaudi par les quatre cinquièmes de l'assemblée ; au cours de la consultation qui avait précédé le concile 600 futurs « pères »

<sup>2</sup> Les Editions du Rocher (Monaco) nous ont fait tenir la traduction française des publications d'un autre journaliste, italien celui-là : *Vu et entendu au Concile, et Documents secrets du Concile (Première session)*. Ancien élève de l'Université Grégorienne, prêtre passé dans le laïcat et devenu journaliste réputé, M. Carlo FALCONI nous aide, grâce à sa connaissance de Rome, à reconstituer de façon vivante l'atmosphère de la Ville, de la Cité, de la Curie, durant les débuts du Concile. La suite de sa chronique sera-t-elle publiée ? Quant au volume, massif, des *Documents*, nous n'en voyons pas l'intérêt. Les lecteurs ordinaires feront déjà beaucoup s'ils prennent connaissance des *actes* promulgués ; les chercheurs et les théologiens se référeront à d'autres distributeurs des schémas en leurs états antérieurs.

<sup>3</sup> Les éditions du Centurion les ont publiés en quatre volumes : *Concile Ecuménique Vatican II, Documents conciliaires*. Chaque document est précédé d'une introduction ; chaque volume se termine sur une Table des Thèmes. Pratique est la présentation en un volume relié, malheureusement sur un papier trop épais qui le rend encombrant, de tous les *actes* conciliaires, œuvre des éditions du Cerf.

<sup>4</sup> Très tôt les éditions du Cerf ont publié le texte bilingue de *Lumen gentium* (volume 51 de la collection *Unam Sanctam*).

avaient demandé qu'on parlât de la Vierge, 400 qu'on fit une nouvelle définition dogmatique, maternité spirituelle, corédemption ou royaute de Marie. M. LAURENTIN indique quelles « requêtes conciliaires » ont provoqué *l'aggiornamento* en matière mariale : renouveau biblique, courant patristique, perspective ecclésiologique, situation dans l'histoire du salut, renouveau liturgique, mouvement œcuménique enfin. Sur ce dernier point il écrit : « Comme la mariologie s'est particulièrement engagée dans des constructions approximatives et peu nécessaires, l'œcuménisme ébranle des positions qui se croyaient acquises en des cercles mariologiques limités... » (p. 70). Vient ensuite l'étude, pas à pas, du texte conciliaire lui-même. Cette constitution, dit encore M. LAURENTIN, apporte « des orientations saines Elle ne nous dispense pas de réfléchir, de chercher, de veiller, avec exigence, sur le terrain doctrinal, comme sur le terrain pastoral... » (p. 167-168).

La constitution sur la liturgie, « le premier résultat tangible de Vatican II » comme écrivaient les *Informations Catholiques Internationales* dans le bilan qu'elles dressaient en janvier 1966, trace maintenant son sillage dans la vie catholique dominicale, sinon quotidienne. *L'Introduction à la liturgie* qui fut publiée en 1961 sous la direction de M. MARTIMORT et sous le titre principal *L'Eglise en prière*, vient d'atteindre sa troisième édition (Desclée et C<sup>e</sup>, Paris-Tournai, 1965 ; 952 pages). Si les manuels sont aujourd'hui communément décriés, cet ouvrage, revu et corrigé spécialement en fonction de la constitution conciliaire, peut être pour nous, protestants, un bon instrument qui nous aide, ou par des consultations épisodiques ou par une lecture systématique, à mieux connaître la liturgie catholique-romaine<sup>5</sup>.

Pourrait aussi nous y aider, sous une autre forme et dans des dimensions restreintes, le petit livre collectif dans lequel ont été réunis les rapports présentés au cours d'un *symposium* qui se tint à l'abbaye du Bec en 1961 : *Le culte en esprit et en vérité* (sous la direction de L. SHEPPARD, Desclée et C<sup>e</sup>, Paris-Tournai, 1966, 160 pages). Ce colloque avait une dimension œcuménique restreinte : anglicans et catholiques. Les réformés, qui savent bien qu'ils n'ont aucun droit de propriété sur l'appel à un « culte en esprit et en vérité », après avoir lu l'avertissement du Père Louis BOUYER, « que tous ces essais sont des "essais" et rien d'autre » (p. 5), prendront intérêt aux informations et réflexions qu'ils rencontreront là, particulièrement peut-être dans l'exposé du Père BOUYER lui-même sur « Liturgie juive et chrétienne », ou dans l'« esquisse historique de la liturgie romaine » présentée par le P. J. D. CRICHTON, ou dans les autres études...



<sup>5</sup> Par les soins de *La Maison-Dieu* ont paru dès 1963 le texte bilingue et dès 1964 un commentaire important de la constitution sur la liturgie (numéros 76 et 77 de la revue).

Dans la ligne de leur travail ordinaire et de leur vocation les Pères Jésuites de l'*Action populaire* ont publié un commentaire de la Constitution *Gaudium et Spes* sur « l'Eglise dans le monde de ce temps » (traduction élaborée par les soins de l'épiscopat français, introduction, notes et index analytique ; Spes, Paris, 1966 ; 388 pages). Le présentateur catholique voit toute l'histoire de Vatican II inscrite entre deux textes majeurs, « deux grandes recherches » les qualifie-t-il, la constitution sur l'Eglise et celle-ci. En elle il discerne une simplification qu'il exprime en ces termes : « L'Eglise s'était, à maints égards, jusque dans sa doctrine sociale et morale, encombrée, alourdie ; elle s'était faite solennelle, un peu conventionnelle. Elle a tendu, semble-t-il, à se désendimancher. Il s'en faut qu'elle y soit d'emblée parvenue complètement... » (p. 50). On sait comment le document conciliaire, après un exposé sur « la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui », s'ordonne en deux grandes parties, l'une générale sur « l'Eglise et la vocation humaine », l'autre sur « quelques problèmes plus urgents » : famille, culture, économie, politique, guerre et paix, appelant en conclusion au dialogue avec tous les hommes. « En vertu de la mission qui est la sienne, d'éclairer l'univers entier par le message évangélique et de réunir en un seul Esprit tous les hommes, à quelque nation, race ou culture qu'ils appartiennent, l'Eglise apparaît comme le signe de cette fraternité qui rend possible un dialogue loyal et le renforce. » (92, § 1). La longue introduction — près de cinquante pages — et les continues annotations de l'*Action Populaire* nous permettent de situer les modifications partielles, les mutations, et surtout les orientations d'ensemble qui conduisent l'Eglise catholique-romaine vers le service des hommes.

« Par chacun de ses membres comme par toute la communauté qu'elle forme, l'Eglise croit pouvoir largement contribuer à humaniser toujours plus la famille des hommes et son histoire. » (40, § 3). C'est encore *Gaudium et Spes* que nous citons là. Les protestants qui, sensibles aux problèmes que le monde, la science, le progrès technique... posent aujourd'hui à l'Eglise, ne se contentent pas des indications que leur apportent leurs études bibliques, des appels que leur adressent les sermons de leurs pasteurs, des recherches que partagent avec eux leurs coreligionnaires, mais prennent aussi connaissance des documents catholiques, ou même cherchent des hypothèses de service, des traces de route dans les écrits de TEILHARD DE CHARDIN, ces protestants ont un livre de plus à placer sur les rayons de leur bibliothèque pour le consulter, plutôt qu'à ouvrir sur leur table pour le lire de bout en bout. *La pensée du Père Teilhard de Chardin* a pour auteur un autre jésuite, le Père RIDEAU (Editions du Seuil, Paris, 1965 ; 590 pages). Il pose dès son introduction la question fondamentale, dont aucun chrétien ne peut refuser l'examen : « ... quelque extraordinaire cathédrale s'élabore-t-elle ici-bas, dans le brouhaha discordant mais fécond des ouvriers ? Ou bien notre chantier est-il celui de Babel... ? » (p. 7-8). Ou, plus brièvement : « L'histoire profane est-elle mêlée à l'histoire sacrée ? » (p. 8).

Ainsi s'établit l'ordonnance très méthodique de ce livre : I. Les influences reçues ; II. L'intuition et le projet ; III. Une phénoménologie de l'histoire ; IV. La cosmologie ; V. L'anthropologie ; VI. La théologie VII. La spiritualité. — Un appendice concerne le vocabulaire et le langage, ainsi que le style de TEILHARD. Dans chaque partie des notes abondantes suivent un exposé systématique. A vrai dire il est difficile d'imaginer un style moins « teihardien » que celui du Père RIDEAU. TEILHARD procédait par « digressions », progressait par « lignes d'accès » vers une « fin » qu'il tentait de montrer. Il déclarait : « Je ne crois, absolument, à aucun système. » L'éditeur de ce nouvel « explicateur » annonce : « Voici une synthèse, vraiment complète et organique, de la pensée du Père TEILHARD... » Un ordre méticuleux règne en effet dans tout l'ouvrage ; le style est si précis qu'il en devient par moments, abandonnant l'usage des verbes, « télégraphique ».

Mais les protestants novices en la connaissance de TEILHARD (les maîtres sont peu nombreux) recueilleront quantité d'annotations. Ainsi liront-ils dans le chapitre sur « Les influences reçues » : (Des déficits de l'enseignement théologique distribué alors dans la Compagnie de Jésus) « ...TEILHARD pâtrira toute sa vie : l'Ancien Testament lui demeurera assez étranger, et lui posera des questions, faussées par la problématique régnante ; sa lecture même du Nouveau sera incomplète. » (p. 16). Ils prendront bonne note des avis du Père RIDEAU, par exemple « ... que l'utilisation des écrits de TEILHARD doit être "pondérée" suivant le degré de publicité que l'auteur entendait leur donner... » (p. 324), critère dont l'usage n'est point banal. Ou, devant les risques d'une réponse simple à une question essentielle, que TEILHARD s'est efforcé d'exprimer « une dialectique de *continuité* et de *discontinuité* « pour » penser la fin chrétienne de l'histoire » (p. 356-364). Faut-il préciser que le Père RIDEAU, si volumineuse et accessible que soit sa petite somme, n'entend nullement — pas plus que ses prédécesseurs, CUENOT, Georges CRESPY, le Père DE LUBAC... — dispenser son lecteur d'une exploration personnelle et patiente de l'œuvre même du Père TEILHARD DE CHARDIN.

L'enseignement ordinaire de la morale avait été critiqué dans l'enceinte de Vatican II. Ainsi le cardinal LÉGER avait-il déclaré : « Nos manuels répondent bien peu à la mentalité des hommes de notre temps. La morale enseignée... se préoccupe trop de casuistique, de légalisme, de juridisme. » Dans *Une morale pour notre temps* (Librairie A. Fayard, Paris, 1964 ; 220 pages) M. l'abbé Marc ORAISON apporte sa contribution au renouvellement, à la renaissance d'une « morale chrétienne » dans l'Eglise catholique ; cette contribution est le fruit d'une expérience et d'une réflexion qu'il qualifie de « clinique ». Il rappelle comment l'homme occidental du xvi<sup>e</sup> siècle s'est dégagé « de l'état que constituait la scolastique ridiculement décadente et dogmatique » (Il ne nomme point ici CALVIN, mais RABELAIS), puis il rend attentif au « rétablissement » plus difficile encore que doit faire l'homme du xx<sup>e</sup> siècle. La véritable

révolution qui s'opère en effet dans la connaissance de l'homme nous oblige « à tout (c'est M. ORAISON qui souligne *tout*) repenser, à tout reprendre, en tenant compte de *tout* ce qui est sûr, science et Parole de Dieu » (p. 10-11). Or, entre psychologues d'une part, moralistes catholiques d'autre part, c'est un dialogue de sourds qui s'est souvent établi. Et malheureusement la morale chrétienne « dans sa formulation courante, depuis des siècles, a peu à peu cessé d'être *d'abord* et clairement chrétienne » (p. 19).

« Comment situer la morale ? » « Ce qu'est devenue la morale » : tels sont les thèmes de la première partie de ce livre. Redisant ce que d'autres disent et répètent depuis quelques années M. ORAISON affirme l'« unité psychosomatique du sujet humain individuel » (p. 38), rappelle que le christianisme est une « relation vécue avec Quelqu'un d'autre... » (p. 32). Il cite le D<sup>r</sup> HESNARD quand il souligne que la personne humaine « n'existe vraiment que dans les relations avec les autres subjectivités » (p. 41) et saint Paul quand il dénonce « l'illusion et l'impasse du légalisme » (p. 51). S'il ouvre les manuels de *Théologie morale catholique* il trouve le mot *conscience* « employé sans référence explicite et continue à l'Autre » (p. 68), une Ecriture sainte qui, « au lieu d'être la source de toute réflexion, s'est trouvée morcelée en aphorismes isolés », réduite à fournir des « catalogues de péchés » (p. 76) ; il y constate finalement « la séparation totale entre l'enseignement de la morale et l'annonce du message du Christ » (p. 77).

Dans sa deuxième partie M. ORAISON oriente le renouvellement de la morale catholique : 1. « Changement de méthode. Réflexions sur la loi — 2. La vie morale est toujours "en situation". — 3. La morale dramatique. » Il ne se lasse pas d'affirmer : « Il ne saurait y avoir de morale chrétienne qui ne soit *explicitement, essentiellement et constamment* en référence à ce qu'a dit ou fait le Christ. » (p. 96). Et « les bases d'une nouvelle méthode », il les recueille en Matthieu 22 : 37-40, Jean 13 : 34-35, Romains 13 : 8-10... Sa conclusion, elle est propos de prêtre et de médecin tout à la fois : « Qui-conque a fondé toute sa vie sur la Parole du Christ éclairant le drame humain ne peut que se féliciter de ce que la science psychologique, dans sa cruelle lucidité, brise ces illusions rationalistes, subtil refuge de l'orgueil. » (p. 218) Ou bien elle évoque un dense et beau texte liturgique de l'Occident : « " Bienheureuse faute qui nous vaut de connaître un tel Rédempteur ! " Ainsi chante l'Eglise au soir du samedi-saint. Tel est l'achèvement culminant du *sens du péché*, exactement opposé à l'angoisse égocentrique du sentiment de culpabilité. » (p. 187) Vraiment nous aurions eu tort de nous inquiéter quand M. Marc ORAISON citait seulement RABELAIS en fait d'homme du XVI<sup>e</sup> siècle révolté contre la scolastique décadente ; ce prêtre et médecin exprime évangéliquement la révolte de l'homme du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous suivons encore les thèmes de la constitution conciliaire, sur *l'Eglise dans le monde de ce temps*, en prenant conscience,

aidés par deux livres, de l'influence du catholicisme dans la politique ou la société sur un territoire délimité, celui de la France. — L'institut d'Etudes politiques de Strasbourg, en liaison avec la Fondation nationale des sciences politiques, avait organisé dans cette ville, en mai 1963, un colloque pour l'étude de « l'influence des forces religieuses sur les attitudes politiques », avec l'intention de faire déboucher sur l'analyse des faits contemporains les synthèses historiques qu'on trouvait dans un ouvrage tel que celui de MM. André LATREILLE et André SIEGFRIED sur *Les forces religieuses et la vie politique*. Rapports, communications, compte rendus des discussions de Strasbourg ont été réunis en un volume sous le titre *Forces religieuses et attitudes politiques* (Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques, n° 130 ; Librairie Armand Colin, Paris, 1965 ; 398 pages. — L'ouvrage de MM. LATREILLE et SIEGFRIED portait, dans la même collection, le n° 23.)

Les « éthiques politiques des Eglises » sont étudiées par M. Etienne BORNE pour le catholicisme, M. Roger MEHL pour le protestantisme, M. André NEHER pour le judaïsme : cela, en tête du recueil. M. BORNE annonce : « Il paraît aller de soi que le catholicisme qui, sociologiquement et culturellement considéré, se présente comme une religion puissamment synthétique, possède une éthique politique pleinement et totalement constituée... » (p. 9). Mais il constate bientôt : « Le catholicisme français, politiquement considéré, nous propose dans l'immédiateté historique, un spectacle d'affrontement tumultueux et confus. » (p. 23) Dans ses conclusions provisoires il tiendra que « coexistent paradoxalement dans l'Eglise la foi dans l'absolu du spirituel et une certaine forme de sagesse empirique, patiente, prudente, à la limite politiquement sceptique... » (p. 24). Cependant, pariant sur le sens de l'histoire, M. BORNE pense que le catholicisme « deviendra de plus en plus chrétien, ou mieux de plus en plus conscient de sa substance chrétienne » (p. 24).

Cet ouvrage est riche de documents et de réflexions (nous laissons de côté tout ce qui concerne le protestantisme, et qui a été présenté ou critiqué en d'autres lieux). M. René RÉMOND, étudiant « les communications qui ont pu s'établir entre forces religieuses et formations politiques dans la France des vingt dernières années » (p. 57 et suivantes), — il fait place aux interventions et orientations des autorités ecclésiastiques — croit pouvoir constater un changement d'attitudes spirituelles : « les catholiques qui raisonnaient naguère en termes d'autorité, d'ordre, de tradition, (sont) aujourd'hui plus attachés aux valeurs de justice, de charité, de liberté. « Quelles sont les causes de cette mutation ? » ... le souci d'affirmer l'indépendance de l'Eglise et la transcendance du fait religieux, les préoccupations apostoliques, une réflexion théologique approfondie, la lecture de l'Ecriture... » (p. 87) Un peu plus loin dans le recueil M. René RÉMOND fait une brève mais intéressante communication sur « l'anticléricalisme comme sentiment et force politique » (p. 109 et suivantes).

Après une étude sur « les mouvements confessionnels et la société politique » (Aline COUTROT) viennent des communications sur les mouvements de l'Action Catholique rurale, sur la Fédération française des étudiants catholiques, sur le mouvement « Vie Nouvelle ». Dans les sections suivantes du recueil on trouve des études sur l'action syndicale ouvrière (Marcel DAVID), le problème scolaire (Pierre BARRAL), la presse (Jacques MAITRE), tout cela dans le catholicisme — sont chaque fois conjointes des études analogues sur le protestantisme, nous le rappelons —, enfin une analyse des « facteurs religieux de la politique extérieure française » (Marcel MERLE). Les annexes du recueil contiennent une présentation des documents collectifs de l'épiscopat français relatifs aux questions temporelles, de 1944 à 1962 (par M. J.-M. MAYEUR), et aussi des « Indications bibliographiques » particulièrement importantes. Celle qui concerne le catholicisme est l'œuvre de M<sup>lle</sup> Aline COUTROT ; on y trouve répertoriés annuaires, ouvrages généraux, titres d'études sur la presse, journaux, et, sur les thèmes essentiels, références de livres, revues, articles. — Peut-être quelques lecteurs protestants exigeants trouveront-ils insuffisant les matériaux qu'on a mis là à leur disposition, regretteront-ils qu'une analyse telle que celle de M. René RÉMOND n'ait pas été plus explicite et plus étendue sur l'exacte insertion de la hiérarchie catholique et de la diplomatie vaticane dans la politique française ; en effet, les textes épiscopaux ne prennent tout leur intérêt que si leur lecture est accompagnée de la connaissance des actes épiscopaux, internes ou externes à l'Eglise dans le politique. Sans doute existe-t-il là des murs de discréption qu'il est difficile de franchir... Mais somme toute les protestants qui placeront *Forces religieuses et attitudes politiques* à côté de documents sur le renouveau théologique ou sur la réforme liturgique, seront bien inspirés ; leur connaissance du catholicisme sera plus objective et complète.<sup>6</sup>

C'est encore le thème Eglise-monde qu'éclaire le livre de M. Maurice MONTUCLARD — l'ancien Père MONTUCLARD de *Jeunesse de l'Eglise* — : *Conscience religieuse et démocratie*, titre insuffisant s'il n'était précisé par le sous-titre : *La deuxième démocratie chrétienne*.

<sup>6</sup> Deux des noms le plus souvent cités à Strasbourg se retrouvent dans le volume que la librairie Armand Colin vient de publier dans la collection « U » (série « Société politique », sous la direction de M. Alfred GROSSE). Mlle Aline COUTROT et M. François-G. DREYFUS sont les auteurs du livre intitulé : *Les forces religieuses dans la société française* (Paris, 1965 ; 344 pages). Trois parties : une esquisse historique de 1870 à nos jours ; une analyse des formes nouvelles de l'intervention des forces religieuses, presse, mouvements, syndicats... ; une étude des modalités de l'influence religieuse sur quelques problèmes nationaux et internationaux, école, culture... Chaque chapitre est suivi de documents, d'indications, de lectures complémentaires. On sait que la collection « U » s'adresse aux étudiants de l'enseignement supérieur, mais entend se mettre en même temps au service de l'« éducation permanente » des organismes politiques, syndicalistes, culturels... et, pourquoi pas ? ecclésiastiques. Peut-être est-ce une gageure d'entreprendre et conduire cette étude au niveau protestant en même temps qu'au niveau catholique. Mlle COUTROT et M. DREYFUS ont certainement donné un exemple en sociologie qui devrait être suivi en liturgie, en droit ecclésiastique, en théologie, voire tout simplement en histoire de l'Eglise.

*tienne en France, 1891-1902* (Editions du Seuil, Paris, 1965 ; 286 pages). On date du milieu du xix<sup>e</sup> siècle la « première » démocratie chrétienne. Le projet primitif de l'auteur portait sur la période qui s'étendit entre 1876 et 1906 ; il fallut le limiter à un temps plus court. Mais il maintint la même documentation : journaux et comptes rendus de congrès. De même il s'en tint à l'étude de « certains conditionnements que le contexte socio-culturel impose à l'expression théorique ou pratique d'une orthodoxie » (p.13). Entre 1891 et 1902 s'affrontent les démocrates chrétiens et les catholiques sociaux (ou traditionalistes). Histoire, analyse des controverses qui ont opposé les premiers aux seconds, et plus généralement à l'opinion catholique elle-même, puis tentative d'explication de la mutation dans les idées et les valeurs religieuses déclenchée chez les catholiques par l'adoption de la démocratie : telles sont les étapes de l'exposé de M. MONTUCLARD. On peut consulter en annexes divers appendices sur la presse démocratique chrétienne, sur la presse catholique en général, un index des périodiques qui ont été utilisées, un tableau chronologique des congrès qu'a tenus le mouvement démocrate chrétien...

Nous avions signalé l'an dernier l'ouvrage de M. René RÉMOND sur *Les deux congrès ecclésiastiques de Reims et de Bourges 1896-1900*. Le même moment de l'histoire du catholicisme en France, les mêmes hommes aussi, font la trame du livre de M. MONTUCLARD qui nous apporte maints détails et précisions. Il forme l'hypothèse « que l'esprit hiératique et hiérarchique, que l'esprit démocratique et progressif désignent quelques aspects fondamentaux — toujours modifiables d'ailleurs, dit-il, — de la structure même du groupe social comme peut-être de l'individu. » (p. 216) Encore qu'il n'entende pas tout réduire à ces facteurs de ce qui constitue et dynamise une personne ou une collectivité. Son essai d'explication se termine sur ce qu'il appelle « l'illusion des orthodoxies ». Qu'est-ce à dire ? Que « la réalité psycho-sociologique d'une nation ou d'une église peut être très différente de ce que laisserait supposer l'appareil doctrinal, l'échelle morale ou l'organisation sociale. » (p. 218) Cela, nous le croyons volontiers. Mais M. MONTUCLARD voit là « quelques chances de l'œcuménisme » (p. 219). Ceci, nous le présenterions comme un avertissement plutôt que comme une chance pour le travail de l'œcuménisme.



Nous avons jadis dit ici (1963, n° 1) notre admiration pour le Tome I de l'ouvrage *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, de M. Emile POULAT. La même admiration nous l'exprimons aujourd'hui pour son dernier livre : *Naissance des prêtres-ouvriers* (Casterman, Paris, 1965 ; 538 pages). Rassemblement des documents, discernement de leur qualité, mise en ordre, exploration systématique d'un champ délimité, avec une rigueur qui pour être scientifique n'en est que plus authentiquement humaine : tout

cela se voit et s'apprécie ici comme dans l'œuvre précédente de M. Emile POULAT. A côté des livres ou documents que chacun a pu acquérir au moment de « la crise », à côté de la thèse allemande de M. Gregor SIEFER, *La mission des prêtres-ouvriers*, que nous avons présentée dans notre chronique de 1964 (n° 1), cet ouvrage vient prendre une place capitale, et nous avons tout lieu de croire qu'il la gardera.

A vrai dire, la *Naissance des prêtres-ouvriers* prend, parmi les travaux de M. POULAT, la suite de l'édition qu'il nous donna, enrichie d'une importante introduction, du *Journal d'un prêtre d'après-demain* de l'abbé CALIPPE (Casterman, Paris, 1961). Le moment de l'histoire du catholicisme en France durant lequel il discerne cette « naissance », s'étend entre 1943 et 1947. Dans la première partie (I. Le mur de séparation) l'abbé GODIN, auteur du fameux *France pays de mission ?* tient la grande place. Captivité, déportation, réquisition, mais tout particulièrement cette dernière avec l'aumônerie du S.T.O., fournissent la matière de la deuxième partie (II. Le brassage de la guerre). La troisième partie (III. La recherche du contact) trace l'histoire de la Mission de Paris, celle de la Mission de Marseille (Père Löew) ; sous le titre « Investissements » elle indique les insertions des capucins, des jésuites, du Prado, du diocèse de Limoges... dans une forme nouvelle de présence au monde ; elle montre finalement, dans un « chapitre difficile à écrire, dit M. POULAT, et qui reste grandement lacunaire », les « tensions » entre cette forme nouvelle de « la Mission » et les formes classiques du catholicisme, tensions qui s'expriment au sein du catholicisme français, puis dans la relation entre les cardinaux et archevêques de France et Rome...

L'estime que nous exprimons pour l'ouvrage de M. POULAT ne signifie pas que toutes les questions soient résolues dans notre esprit quand nous fermons son livre. D'accord avec lui quand il déclare que « le privilège d'avoir été mêlé aux événements... et le désir de faire œuvre de justice... ne peuvent valoir brevet d'historien » (p. 7), nous nous demandons s'il est possible de faire œuvre d'historien sur des événements aussi proches de nous. D'accord aussi lorsqu'il déclare « la révérence qu'il porte à la chose imprimée », nous hésitons à le suivre quand il annonce : « C'est en toute conscience que nous avons écarté les techniques de l'histoire orale », dont « l'intérêt, dit-il, n'est pas douteux... » (p. 8). Tant de témoins sont encore accessibles. Tant de documents subsistent, qui ne sont pas répertoriés, imprimés ni polycopiés ! Nous sommes dans une situation profondément différente de celle que l'historien connaîtra dans un siècle...

S'agit-il de la captivité, l'auteur interroge et répond : « Que savons-nous sur ces "P.G." ? Fort peu de choses, en vérité. » (p. 209). Il nous semble là qu'une enquête aurait pu tendre à rassembler ou consulter, au-delà de « la chose imprimée », des documents tels que carnets de route, correspondances complètes ou partielles, officielles ou clandestines, sermons, articles divers... pour ce qui est des années 1940 à 1945 ; de même pour les deux années,

si importantes, qui ont suivi le rapatriement. M. POULAT rappelle que, selon le fichier de l'aumônerie générale, on compta quelque 7.500 prêtres, religieux, séminaristes, parmi les « P.G. ». On risque, en ne retenant que « la chose imprimée », de consulter principalement ou presque uniquement les sources ecclésiastiques plus ou moins officielles : Semaines religieuses, revues et bulletins d'ordres ou de congrégations, voire textes de l'aumônerie générale. Moyennant quoi on néglige des secteurs importants de mentalités et de réactions. Ainsi le décalage entre les écrits de l'aumônerie générale et les expériences et propos de nombreux prêtres de commandos et stalags fut-il notoire durant la guerre. Est-ce avec ou sans humour que M. POULAT cite Mgr RODHAIN : « Ils ont beaucoup à nous apprendre, ces absents habitués à souffrir sans parler et à s'unir sans discours » (p. 214, note 23) ? Le romantisme de ce propos est exemplaire. — Il est vrai que cette enquête serait difficile à mener, et aussi bien pour les mois du retour : le catholicisme ne tenait pas à ce que les crises sacerdotales s'expriment à haute voix. Quant aux rapatriés, révoltés, résignés, obeissants, ils se trouvaient seuls dans leurs diocèses comme ils avaient été isolés les uns des autres par la discipline des camp d'Allemagne.

Malgré les deux Décrets promulgués au cours du concile sur « La vie et le Ministère des Prêtres » et sur « La formation sacerdotale », ce n'est un secret pour personne que la condition sacerdotale, dans le catholicisme contemporain, fait sérieusement problème ; que beaucoup de prêtres estiment que l'épiscopat n'a fait qu'aborder ou soupçonner les difficultés, mais ne les a pas attaquées de front ; que dans certains diocèses on demande déjà, après Vatican I qui traita du pape et Vatican II qui traita des évêques, Vatican III qui traitera des prêtres. Nombreux sont les livres qui tentent de répondre, ou qui apportent quelques éléments de réponse, à la question : qu'est-ce qu'un prêtre ? Ils paraissent, rien qu'en France, au rythme d'un par mois, déclaraient récemment les *Informations Catholiques Internationnales*.

M. Jacques DUQUESNE, ancien militant de la jeunesse d'Action Catholique, maintenant journaliste, n'entend pas faire œuvre de théologien dans le livre qu'il intitule simplement : *Les prêtres* (Bernard Grasset, Paris, 1965 ; 316 pages). « Il y a un mystère du prêtre », dit-il ; ce « mystère », il ne se propose pas de le sonder. Plus mince, son ambition est de décrire « la situation du groupe social des prêtres ». — La première partie rapporte un certain nombre d'« interrogations » sur le prêtre, et de prêtres plus que de laïcs. Il n'est plus un « notable ». Il ne veut plus être le spécialiste de l'enfance, le spécialiste de l'aumône, le « personnage rassurant »... Il cherche quelle est sa place entre son évêque et les laïcs, et quelles doivent être les formes nouvelles de son ministère. Au passage, parlant du célibat, M. DUQUESNE déclare : « Dans l'ensemble, je l'ose écrire au risque de ne pas être cru et de passer pour un naïf, le problème ne me paraît pas aussi brûlant qu'on le dit généralement. » (p. 88) Il précise : « Pour beaucoup de prêtres, la question du célibat n'est souvent que l'expression d'un malaise plus général qui

concerne leur place dans la société.» (p. 89) Il signale plus loin comment les prêtres ont le sentiment que le concile ne les a pas « beaucoup aidés à trouver les réponses » à leurs nombreuses questions. « Quelques-uns se sentent un peu les enfants oubliés du concile. » (p. 91) — La deuxième partie de ce livre répond à la question : « Qui sont et que font les prêtres ? » Le recrutement et la crise des vocations, la répartition et ses problèmes (on compte quelque 49.000 prêtres actuellement en France, dont environ 8.000 religieux), la formation et le renouvellement des séminaires, les « recyclages » ... on ne trouvera pas ici de « révélations » ni de propos hardiment « réformateurs », mais une bonne vue d'ensemble au niveau de l'information. Ce qui peut être utile à bon nombre de lecteurs protestants. M. DUQUESNE, en terminant, tient pour certain que « pour le nouveau monde, c'est vraiment un nouveau prêtre qui naît », et pense que ce prêtre « doit être par excellence l'homme du dialogue ». (p. 309)

En plus de la Constitution sur l'Eglise, qui fait grande place à l'épiscopat, et des deux Décrets sur la condition et la formation sacerdotales. Vatican II a promulgué un Décret sur « la charge pastorale des évêques ». — M. DUQUESNE a posé la question du rapport entre les prêtres et leurs évêques (p. 92 et suivantes). Ces rapports évoluent, mais avec une trop grande lenteur. Le *presbyterium* est encore loin d'être dans les diocèses une réalité vécue... On pense aux grands diocèses, aux diocèses « monstrueux », tel celui de Paris. Et cependant quel archevêque eut-il, en la personne du cardinal SUHARD ! Les pages choisies, que le père Olivier DE LA BROSSE a publiées sous le titre *Cardinal Suhard. L'évêque et ses prêtres*, le montrent bien (Editions du Cerf, Paris, 1965, collection « L'Eglise aux cent visages » ; 268 pages). Les textes réunis là sont d'origines très diverses : extraits de la fameuse lettre sur *Le prêtre dans la cité*, correspondance avec des prêtres mobilisés durant la guerre de 14-18, allocutions lors de sacres ou festivités épiscopales, journal intime (pour les années 1939 à 1949), conférences... Sur un autre plan que celui où se place M. DUQUESNE et recoupant la dense chronique de M. POULAT, ces pages du cardinal SUHARD nous montrent les cheminements des réponses catholiques à la question : « Qu'est-ce qu'un prêtre aujourd'hui ?



Il ne semble pas que les protestants français, pasteurs, laïcs soucieux de leur culture théologique, aient accordé une attention très exceptionnelle au *Décret sur l'œcuménisme* ; ils l'ont considéré dans sa relation avec la Constitution sur l'Eglise, et dans l'ensemble des travaux conciliaires.

*Le décret de Vatican II sur l'œcuménisme, son origine, son contenu et sa signification*, tel est le titre du livre publié par les éditions Casterman (Paris, 1965 ; 196 pages ; traduit de l'allemand par E. LAVIOLETTE) qui a pour auteur le cardinal Lorenz JAEGER.

La première partie trace l'« histoire de l'élaboration du décret », en un aperçu sommaire sous forme de tableau chronologique, puis en un exposé qui est relativement bref. Rien sur l'histoire antérieure au concile ; on la peut, en effet, consulter dans d'autres ouvrages. Rappelons que le schéma de ce Décret fut préparé par le Secrétariat pour l'Unité devenu Commission conciliaire, qu'il fut discuté en novembre 1963 (deuxième session), retouché selon les vœux des Pères, objet de votes partiels en octobre et novembre 1964, du vote d'ensemble le 20 novembre et promulgué par PAUL VI le lendemain.

— La deuxième partie du livre du cardinal JAEGER, de loin la plus longue, est consacrée au « Commentaire du Décret avec explication des articles », c'est-à-dire des 24 sections numérotées que comporte ce document. Le commentaire accompagne le texte latin complet, lui-même doublé d'une traduction française. Il a déjà été remarqué que la réflexion et l'enseignement des Pères sont demeurés en route au sujet des « conversions confessionnelles ». Ils ont loué celles qui conduisent au catholicisme (elles « procèdent d'une disposition admirable de Dieu » ; section 4) ; ils ont lavé du péché de division les seules personnes « qui naissent aujourd'hui » dans les communautés séparées (section 3). Ils ont oublié la question posée par les catholiques qui, à un moment de leur existence, optent pour une autre Eglise. Ce silence, ce manque de rigueur dans l'examen de la situation interecclesiastique, nous craignons qu'ils ne montrent que les Pères de Vatican II n'ont pas atteint la plate-forme élémentaire de l'œcuménisme. Le cardinal JAEGER ne relève pas ce manque et passe à côté de la difficulté. (7) — Dans sa troisième partie, l'auteur expose « l'unité interne du décret de œcuménismo avec la Constitution dogmatique de ecclesia ». Il le fait en lisant celle-ci chapitre par chapitre. Elle marque « le passage de l'Eglise de la Contre-Réforme à l'ère œcuménique », avait écrit le Père DEJAIFVE. « Elle pose la base de la doctrine officielle pour la rénovation future de l'Eglise », ajoute le cardinal JAEGER. Archevêque de Paderborn depuis 1941, choisi par ses collègues de l'épiscopat allemand pour responsable des questions œcuméniques, fondateur en 1957 de l'*Institut J.-A. Möhler*, ... Mgr JAEGER était parfaitement qualifié pour écrire ce commentaire.



Des trois Déclarations que fit Vatican II, de tous ses actes peut-être, c'est celle sur la liberté religieuse qui a principalement retenu l'attention des protestants. Non qu'ils l'aient lue en grand nombre, mais qu'ils aient prêté attention aux débats grâce à la presse...

<sup>7</sup> Le commentaire du *De œcuménismo* publié par la revue *Istina* (1964, n° 4) fait, de même, silence sur cette difficulté. Fait silence aussi le commentaire publié par l'A.C.I. et le Centre « Unité Chrétienne » de Lyon (chez Mame). Il ne nous semble pas que le travail œcuménique puisse s'accommoder de cette facilité.

Le liminaire du cahier que le Centre Catholique des Intellectuels français a consacré à ce sujet, commence : « Tous les chrétiens, tous les hommes même sont concernés par le grand débat qui s'est ouvert lors de la troisième session du Concile, à propos de la liberté religieuse. Celui-ci se poursuit dans un climat de passions ranimées qui, certes, ne compromettront pas son issue, mais lui ôtent cette noblesse et cette sérénité que paraît requérir l'importance du sujet. » (*Essais sur la liberté religieuse*, Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels français, Cahier n° 50, Librairie A. Fayard, Paris, mars 1965 ; 216 pages ; cit. p. 7). D'emblée ce liminaire dénonce comme fallacieuse l'opposition entre les droits de la liberté et ceux de la vérité ; il annonce que surmonter cette contradiction est, pour les intellectuels catholiques, une « condition de survie » (p. 9).

« L'Eglise a-t-elle changé de doctrine depuis un siècle ? » C'est en ces termes que M. Roger AUBERT pose la question au début de son exposé sur « la liberté religieuse du *Syllabus* à nos jours » (p. 13). Non, répond-il en substance, l'examen du contexte historique permet de voir que la condamnation portée par le pape Pie IX visait le *libéralisme* de son temps : « Cette origine rationaliste et naturaliste de la conception de la liberté religieuse ne pouvait qu'être dénoncée par les papes, et l'Eglise continuera toujours à la rejeter. » (p. 24-25) — M. Etienne BORNE, parlant sous le titre « le problème majeur du *Syllabus* : vérité et liberté », se tire moins facilement d'affaire. Il dit comment « la philosophie immanente aux condamnations du *Syllabus* condamne à l'impasse toute réflexion doctrinale sur le problème de la vérité et de la liberté » (p. 41-42). Se référant à certaines propositions du *Syllabus* (15, 16, 18), il montre comment la marche en avant du catholicisme ne peut pas être ici seulement un passage « de l'implicite à l'explicite », mais « ne peut s'accomplir que par rupture et franche négation des négations non moins franches du *Syllabus* » (p. 42). Le philosophe ne cède rien à la tentation d'un plaidoyer « *pro Papa* ». — Intervient alors le théologien en la personne du Père CHENU, avec l'intention de faire droit aux requêtes et de l'historien et du philosophe. Il expose une loi d'*émergence* : histoire, tradition, apportent leur réponse à la faveur d'*événements*. « La grâce trouve dans la nature des complétés auxquelles elle donne consistance divine au-delà d'elles-mêmes. » (p. 45). De façon plus précise : « L'Eglise ne prend conscience des virtualités, des exigences de son Evangile, bonne nouvelle messianique annoncée au monde, que sous le choc des mutations du monde. C'est en rencontrant le monde que l'Eglise prend conscience d'elle-même, et non pas dans une déduction abstraite des principes dits éternels. » (p. 46) Ainsi, pour ce qui est du problème considéré, « c'est au cours d'une montée de conscience, laborieuse, passionnée, ambiguë, chez les individus et dans les peuples, qu'émerge, dans une révolte contre les « anciens » régimes », y compris le régime des Etats pontificaux, la liberté » (p. 47). Ce disant, le Père CHENU se défend de pratiquer une « apo-

logétique habile et piteuse » (p. 50), mais entend montrer l'« intelligence réaliste d'une foi qui connaît franchement les lois de l'expression terrestre du mystère chrétien... » (p. 50). Cependant, vers la fin, il déclarera tout simplement : « N'est-ce pas l'Evangile qui a posé radicalement et de façon neuve le problème de la liberté dans l'univers religieux ? » Et sur le sujet précis du *Syllabus* : « Parce que l'homme a été grisé (de la liberté) en même temps que de la science, l'Eglise a eu peur. Elle s'est barricadée contre, pour dénoncer ses erreurs et écarter ses dangers. Dans son traumatisme, elle a rédigé un « *Syllabus* », genre littéraire scabreux, qui, érigeant en principes abstraits des énoncés occasionnels, a toujours donné, avec de nécessaires affirmations, des énoncés unilatéraux... » Saluant l'*aggiornamento* en la matière traitée par les intellectuels catholiques, il déclare : « C'est un retour à l'Evangile. » Il ajoute : « Car l'actualité de l'Evangile passe par les questions des hommes. » (p. 51) — Enfin, M. René RÉMOND dit « les exigences permanentes de la liberté religieuse ». Dans son esquisse historique on voit la place d'avant-garde tenue par les Etats-Unis d'Amérique. Il avoue franchement : « La constatation simplement objective de revirements aussi prononcés dans un délai aussi bref (du *Syllabus* à JEAN XXIII) a assurément de quoi surprendre, venant d'autorités qu'on est habitué à identifier à la fixité de la tradition. On conçoit que ces variations puissent même être un sujet de scandale pour certains esprits insuffisamment préparés à saisir la dimension historique de la vie de l'Eglise... » (p. 61).

Exposé sur l'Espagne (« ... la toute-puissance de l'Etat... qui absorbe la totalité de la foi, la totalité de la pratique religieuse, en lui enlevant la liberté, ne devient-elle pas ... la plus puissante force contre la religion pour la corrompre et la détruire... » p. 65-66), exposé sur l'U.R.S.S. (« La vraie liberté du chrétien est celle de la foi totale en Dieu. » p. 70), nouvelle intervention du Père CHENU sur les « exigences présentes de la liberté religieuse » ... ce recueil est d'un grand intérêt pour nous, par la recherche qu'on y voit. En sa deuxième intervention le Père CHENU rappelle que « historiquement et théologiquement, c'est surtout à partir de la Réforme que ... s'est posé ce problème de la liberté de la foi... » (p. 72) ; déclare combien une motivation politique est « bien courte, de fait et de droit », et comment il faut en effet avancer « le motif tiré de la foi elle-même » (p. 75). Cependant il se montre sensible encore à l'émergence de ce donné évangélique « à travers les relativités de l'histoire et le progrès ambigu de la civilisation ».

Dans la collection « L'Eglise en son temps » les éditions du Centurion ont publié un recueil d'études et de documents : *La liberté religieuse, Exigence spirituelle et problème politique* (Paris, 1965 ; 224 pages). Une longue étude du Père J. C. MURRAY, jésuite, est consacrée au « problème de la liberté religieuse au concile » (p. 10-112). Elle constitue un inventaire qui, dépassant les thèmes du droit exclusif à la vérité, de la tolérance comme moindre mal, de la thèse et l'hypothèse, montre l'évolution suivie par le catholi-

cisme depuis un siècle, et cela spécialement dans les documents pontificaux. — Dans la deuxième étude, « La notion de vérité et la tolérance », le Père E. SCHILLEBEECKS traite du problème de la vérité sous trois chapitres : 1. vérité en soi et vérité possédée... L'auteur déclare ici : « La condition pour aboutir à une unanimité aussi grande que possible est une attitude d'ouverture et de réceptivité à l'égard de la vérité contenue dans les affirmations des autres, cela au moment même où nous portons nos propres affirmations. » (p. 118). 2. Evidence de notre connaissance, modernisme, réinterprétation des dogmes... On trouve là les recherches actuelles des théologiens : la distinction du Père H. BOUILLARD entre *l'affirmation* et *la représentation*, ou celle de R. BULTMANN entre *das Gesagte* (ce qui est dit) et *das Gemeinte* (ce qu'on veut signifier). 3. Tolérance... « Ce serait, conclut le P. SCHILLEBEECKE, pour le monde entier un bienfait si le Concile pouvait solennellement admettre la *Déclaration des droits de l'homme de 1948* et situer cette Déclaration dans une perspective spécifiquement chrétienne. » (p. 152) Ce que n'avait pas su faire PIE IX, sous le mode de condamnations, dans le *Syllabus* si souvent évoqué. Mais l'auteur ici, comme certains des intellectuels catholiques français, rappelle que l'Eglise est « un enfant de son temps », précisant « souvent d'un temps passé »... (p. 153) en même temps qu'elle part « de données révélées intangibles ».

A ces travaux, publiés par le Centre hollandais de Documentation (Do-c), les éditeurs ont joint un article du Père LIÉGÉ emprunté à la revue *Parole et Mission* : « La liberté religieuse impératif de la mission » et un texte de M. A. F. CARRILLO DE ALBORNOZ emprunté au Conseil œcuménique des Eglises (Département pour l'Etude de la liberté religieuse). Les textes de New Delhi (1961) sur le prosélytisme et la liberté religieuse sont reproduits en annexes... — On lit sous la plume du Père LIÉGÉ des propos tels que ceux-ci : « On n'imagine pas pouvoir faire rencontrer le Dieu vivant de force, faire accueillir une libération par pression, faire s'intéresser absolument à un événement divin de l'extérieur. L'Eglise ne peut taire l'Evangile, mais elle ne se reconnaît aucun droit ni aucun pouvoir de l'imposer à quiconque... Il ne faut pourtant pas se cacher les exigences qui s'imposent à l'Eglise si elle veut être crue lorsqu'elle conquête catholique contraire à l'Evangile... » (p. 162-163) Le texte parle ainsi... Trop de faits du passé témoignent d'une volonté de de M. CARRILLO DE ALBORNOZ s'attache à indiquer « les sources principales des malentendus qui nous empêchent d'arriver à une acceptation œcuménique et universelle de la liberté religieuse, par tous les chrétiens » (p. 181).



Quelques autres livres, autant et davantage, mériteraient qu'on les signale dans cette chronique. Ainsi serait-il utile de considérer Vatican II comme l'aboutissement, ou plutôt comme un moment

d'une longue histoire. Certes, on l'a déjà fait à plusieurs reprises, et particulièrement à l'occasion du problème de la liberté religieuse, à l'instant même. Mais les travaux sur la constitution hiérarchique de l'Eglise pourraient, eux aussi, être replacés dans leur exacte dimension. — M. Hubert JEDIN, professeur à l'Université de Bonn et spécialiste des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, était déjà connu de nombreux lecteurs français pour une *Brève Histoire des Conciles* (parue en 1960 chez Desclée & C<sup>ie</sup>) ; il est l'auteur d'une importante *Histoire du Concile de Trente*, dont un volume a déjà été traduit en français. Il est d'un grand intérêt de lire son petit livre sur *Crise et dénouement du Concile de Trente, 1562-1563* (Desclé & C<sup>ie</sup>, Paris-Tournai, 1965 ; 222 pages). M. Hubert JEDIN montre là comment « la crise la plus grave » que traversa le Concile de Trente fut motivée par les disputes pour « la mise au clair des relations de communion et de collaboration entre le pape et l'épiscopat ». Ce qui conduit à penser que l'accélération de l'histoire, en ce qui concerne un problème essentiel de l'ecclésiologie, n'est pas un axiome acquis...

Selon l'intention de Jean XXIII Vatican II ne devait pas faire œuvre dogmatique, mais pastorale. Il est cependant évident qu'aucun des sujets dont il a été traité dans cet esprit, ne dispensait les Pères d'une connaissance et d'une recherche théologiques ; il est tout aussi évident que les travaux théologiques de notre temps ont entretenu des relations étroites avec les débats conciliaires.

Le tome I de l'ouvrage du Père Louis VILLETTÉ, *Foi et Sacrement*, avait été remarqué ; il recouvrira la période néotestamentaire et patristique (« Du Nouveau Testament à saint Augustin »). Le tome II porte en sous-titre : « De saint Thomas à Karl Barth », ce qui ne peut manquer d'attirer notre attention (Bloud et Gay, Paris, 1964, collection « Travaux de l'Institut Catholique de Paris » ; 400 pages). Il s'ouvre sur une citation de la Constitution sur la Liturgie : « (Les sacrements) ne supposent pas seulement la foi, mais encore, par ces paroles et par ces choses, ils la nourrissent, ils la fortifient, ils l'expriment ; c'est pourquoi ils sont dits sacrements de la foi. » (III, 59) Le Père VILLETTÉ poursuit sa recherche dans le Moyen Age scolaire (ch. I), chez les Réformateurs (ch. II, Luther, et ch. III, Calvin), dans les documents du concile de Trente (ch. IV) et chez leurs premiers commentateurs (ch. V), dans la pensée protestante contemporaine enfin (ch. VI). — SAINT THOMAS n'est point isolé, mais placé après ses prédécesseurs des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles et à côté de saint BONAVENTURE ; sa doctrine est regardée comme la *synthèse-type* de la pensée catholique ; « il ne semble point qu'elle puisse cesser de faire autorité, ou être dépassée de sitôt » (p. 9). L'étude de MELANCHTHON est jointe à celle de LUTHER. De MELCHIOR CANO, SUAREZ, BELLARMIN, il est affirmé que l'œuvre, qui « ne se bornait pas à réfuter », mais « cherchait surtout à éclairer et à unir », était bien « de l'œcuménisme avant la lettre ». (p. 282). A l'étude de K. BARTH, avec lequel « il semble que l'appauvrissement du principe de sacramentalité, de la tradition catholique

à LUTHER, puis de LUTHER à CALVIN, atteigne ... une limite qu'on peut difficilement franchir » (p. 305), est jointe l'étude de R. BULTMANN : son « subjectivisme absolu le sépare des réformateurs mêmes et de BARTH », avec lui « le christianisme est totalement "désacramentalisé". » (p. 317) Suit une esquisse d'un renouveau sacramentaire dans le protestantisme, auquel sont liés les noms d'ASMUSSEN, SCHLIER (devenu catholique), THURIAN, ... et surtout CULLMANN, dont cependant la théologie, si elle marque une réaction positive, ne débouche pas encore sur une position catholique.

« Depuis la Réforme jusqu'à nos jours, le protestantisme reste rivé à une alternative dont il semble ne pouvoir sortir ; on pourrait la formuler ainsi : ou le sacrement efficace au détriment de la foi, ou la loi efficace au détriment du sacrement », déclare le Père VILLETTÉ. Etablissant le bilan de son inventaire il invite à ne plus prendre pour centre d'intérêt dans le dialogue entre catholiques et protestants « la revendication du rôle de la foi dans les sacrements », mais à rechercher « la manière dont, à travers l'Eglise, la foi et les rites sacramentels, Dieu, dans son amour, touche l'homme ». (p. 385) Qui refuserait de se placer dans cette perspective ? Elle est loin d'être entièrement nouvelle. — Malgré toute la science et l'attention du Père VILLETTÉ, malgré le nombre et la qualité de ses références, nous ne sommes pas certain que les grandes lignes qu'il dégage en cours d'enquête et sur lesquelles il revient avec insistance dans ses conclusions, soient toujours solidement établies. Par exemple, rend-il compte exactement de la doctrine de Jean CALVIN quand il la systématise sur le thème de la prédestination ? Nous relisons ce document majeur qu'est le *Petit Traité de la Sainte Cène* : « J'ai coutume de dire que la matière et substance des sacrements, c'est le Seigneur Jésus... Il faut que la substance soit conjointe avec, ou autrement il n'y aurait rien de ferme ni certain... Nous confesserons sans doute que de nier la vraie communication de Jésus Christ nous être présentée en la Cène, c'est rendre ce saint Sacrement frivole et inutile... Il n'est pas seulement question que nous soyons participants de son Esprit ; mais il nous faut aussi participer à son humanité... » Il nous faut prendre garde, dans le travail œcuménique, de ne pas simplifier, développer, voire coordonner la doctrine de l'autre, qu'il soit protestant ou qu'il soit catholique, selon une logique, un agencement, un ensemble conceptuel, qui ne sont pas les siens.<sup>8</sup>

*L'Encyclopédie de la foi*, publiée sous la direction du professeur H. FRIES, d'abord en allemand, puis en français (Editions du Cerf, t. 1 et 2, 1965, Paris ; 474 et 530 pages), italien et espagnol, préfacée par le Père CONGAR, se présentera comme un dictionnaire en quatre volumes. Cent soixante notions ont été retenues, ou concepts dogmatiques de première importance. Cent théologiens

<sup>8</sup> Dans la bibliographie du chapitre troisième on corrigera, non pas REVILLAUD (Michel), mais REVEILLAUD. On s'étonnera peut-être de voir mentionnée *l'Histoire du protestantisme français* de Raoul STEPHAN. Ceci n'étant que remarques très secondaires.

ont collaboré, allemands en large majorité. On trouve un nom français dans le tome I, celui du Père CONGAR ; deux dans le tome II, ceux du Père CONGAR encore et de M. TRESMONTANT. Veut-on avoir une idée du choix des termes ? On voit sous la lettre E : Ecriture Sainte et théologie, Eglise, Eglise d'Orient (le protestantisme paraîtra sous son simple titre : Protestantisme), Epiphanie, Eschatologie, Espérance, Esprit-Saint, Etat, Eternité, Etre, Eucharistie, Evangile, Evêque, Excommunication, Existence, Expiation. Adam est le premier mot du tome I. Curieusement, pour le lecteur inattentif, Adaptation est le deuxième, mais le paragraphe 5 de cet article s'en explique : « Là où manque le mot adaptation en théologie, il manque quelque chose d'essentiel. »

Quelques sondages sont insuffisants pour qui veut apprécier assez exactement les richesses et les faiblesses de cette encyclopédie. La distribution de l'article « Aristotélisme » est historique ; cependant la critique protestante du XVI<sup>e</sup> siècle contre Aristote est passée sous silence... Dans l'article « Ecriture Sainte et Théologie » le Père K. RAHNER définit d'emblée l'Ecriture Sainte comme *norma non normata*. Il écrit : « Nous pouvons dire tranquillement ceci : pour la théologie, la seule source matérielle dans laquelle elle puisse trouver quelque chose de purement originel et primitif, une *norma non normata*, c'est l'Ecriture. » La tradition est simplement définie comme « l'intelligence vivante permanente de l'Ecriture »... Dès maintenant cet ouvrage peut être rangé parmi les quelques outils que nous utilisons pour acquérir une meilleure connaissance du catholicisme ; il peut dispenser un certain nombre d'entre nous d'acquérir de plus gros et plus coûteux dictionnaires<sup>9</sup>.

<sup>9</sup> Parmi les ouvrages encyclopédiques qui peuvent nous être de quelque secours. Il convient de signaler que les éditions Desclée et C<sup>ie</sup> poursuivent la publication de leur collection *Le Mystère Chrétien*. Répartis en trois sections (théologie, dogmatique, sacramentaire, morale), ces « manuels » renouvelés seront complets en une trentaine de volumes. Une dizaine ont déjà paru. Leur diversité empêche qu'on les apprécie globalement. Mais quelques-uns nous aideront tout de suite : *La Foi et la Théologie*, du P. CONGAR ; *Le Mariage*, du P. ADNÈS...

Dans le prochain numéro

*Fondements d'une Ethique sexuelle chrétienne,*  
par Klaus BOCKMUHL

# BIBLIOGRAPHIE

Alphonse MAILLOT et André LELIÈVRE : *Les Psaumes, deuxième partie, commentaire des Psaumes 51 à 100*, Labor et Fides, 1966, 293 pages.

Dans le numéro 52 de *La Revue Réformée*, nous avons dit tout le bien que nous pensions du premier tome du commentaire des Psaumes des pasteurs MAILLOT et LELIÈVRE. A la parution du second tome, on aurait pu craindre une déception : fort heureusement, il n'en est rien et ceci malgré les remarques que font les auteurs dans leur introduction : ils n'ont pas atteint le public des « laïques » des Eglises. *Ce que nous craignons, écrivent-ils, c'est cette dichotomie piétiste, qui disjoint la vie quotidienne et la vie chrétienne et qui se traduit par cette dichotomie entre une attitude scientifique dans la vie courante et une attitude antiscientifique dans la vie spirituelle... Il nous semble que beaucoup de chrétiens, parfois très engagés dans nos Eglises, recherchent trop le digest ou la pilule d'Evangile prédigé qui les dispensera d'une masturbation prolongée... Nous retrouvons ici l'infantilisme qui réclame à cor et à cri des spécialistes qui les dispensent de choisir, de douter ou d'hésiter.*

C'est là un avertissement auquel il faut prendre garde : il est inquiétant de voir dans beaucoup de milieux protestants un refus d'entreprendre l'effort d'une réflexion.

Et pourtant l'ouvrage de MAILLOT et de LELIÈVRE en serait l'instrument idéal. Il oblige à la réflexion car il nous pousse à renouveler notre lecture traditionnelle des psaumes. Même si l'on n'est pas d'accord avec telle ou telle de leurs interprétations, nous sommes poussés à cet effort de réflexion pour justifier notre propre point de vue.

Ainsi le commentaire du psaume 51 choquera d'aucun. Les auteurs montrent que toute une tradition a fait de ce psaume la pierre angulaire du dogme du péché originel et qu'en fait les choses sont plus complexes : d'après les auteurs, le psalmiste souffrirait d'être le fruit d'une liaison adultère : il demande à Dieu une nouvelle naissance : nous sommes donc conduits à une réflexion sur la justification.

Les auteurs ont voulu faire œuvre d'exégètes ; ils donnent les matériaux, déblayent le terrain. Il faut les remercier pour ce très bon travail. Mais encore une fois, c'est au lecteur de continuer lui-même, dans sa réflexion personnelle, dans la préparation d'une prédication, le travail des pasteurs MAILLOT et LELIÈVRE.

Alain-Georges MARTIN.

# ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

Octobre 1966

47, rue de Clichy, Paris (9<sup>e</sup>)

## NOTRE GRAND ESPOIR

(pour le Congrès mondial sur l'Evangélisation qui réunira à Berlin,  
du 26 octobre au 4 novembre 1966, plus de 1.200 participants)

par **Billy GRAHAM**

L'Evangélisation fut, depuis plus de 20 ans, le plus grand désir de ma vie. C'est ma vie, ma consécration, ma passion, mon tout. Je ne comprends pas pourquoi Dieu m'y a béni de la manière dont Il l'a fait ; je puis simplement l'attribuer à sa souveraineté.

Mais cette cause de l'évangélisation souffre aujourd'hui de la confusion terrible qui existe parmi ses ennemis comme parmi ses amis. Les ennemis de l'évangélisation que j'appellerais biblique — et qui exige, je crois, une confrontation personnelle avec les exigences de Christ — gardent le même mot tout en lui substituant une autre pratique. Gagner les âmes est considéré par l'évangélisation « nouvelle » comme dépassé : on veut d'abord appliquer les principes chrétiens à l'ordre social. Ses promoteurs pensent-ils mettre à l'aise le fils prodigue et le rendre heureux, prospère, dans le pays lointain, sans le reconduire au Père ?

Certes les principes chrétiens doivent être appliqués à l'ordre social. Mais ceci n'est plus de l'évangélisation. La meilleure définition de l'évangélisation que je connaisse a été donnée par la commission officielle instituée par l'Archevêque de l'Eglise Anglicane : « Evangéliser c'est présenter Jésus-Christ, dans la puissance du Saint-Esprit, afin que les hommes puissent mettre leur confiance en Dieu par lui, en l'acceptant pour Sauveur et en le servant comme Roi dans la communion de son Eglise. »

Je suis parfaitement convaincu que nous devons présenter un évangile assez grand pour suffire aux exigences de notre temps. Mais nous avons besoin d'une évangélisation qui gagne des hommes et des femmes à Christ. Alors ils connaîtront une nouvelle capacité d'aimer les autres et de ressentir une vraie compassion pour tous

les hommes. La véritable évangélisation doit amener les âmes à la rédemption et à la libération du péché.

En contraste avec ceux dont les doctrines d'évangélisation ne sont pas orientées par la Bible, il en est certes qui n'ont aucune objection contre notre « théologie » d'évangélisation mais dont la pratique laisse beaucoup à désirer. Et cette attitude est aussi dangereuse que la première.

Certains « évangéliques » savent discuter d'évangélisation mais passent la plus grande partie de leur temps à des problèmes périphériques, peut-être importants ; mais la mission principale de l'Eglise est de gagner des âmes à Christ. Il n'existe aujourd'hui dans le monde qu'une minorité de chrétiens engagés mais ce pourcentage dépasse de beaucoup celui de l'Eglise primitive à la Pentecôte. Ils n'étaient que 120 chrétiens pour gagner le monde.

Ils n'avaient ni automobile ni avion. Ils n'avaient pas d'imprimerie, même pas de Bibles. Ils n'avaient ni églises, ni instituts de théologie, ni écoles et même pas de clergé bien instruit. Ces hommes n'avaient vécu que trois ans avec Jésus. Bien entendu c'était assez, mais ils n'avaient obtenu aucun grade universitaire avant d'assister à ce « séminaire » de Jésus. Simples hommes d'affaire, pêcheurs ou laboureurs, ils possédaient quelque chose qui semble nous manquer, la puissance du Saint-Esprit ; ils avaient des vies disciplinées. Ils étaient engagés et consacrés, prêts à renoncer à eux-mêmes et à porter la croix, disposés à mourir dans les arènes romaines. Ils y furent démembrés et taillés en morceaux mais ils continuèrent à prêcher l'évangile. Comment s'étonner qu'ils aient bouleversé le monde ?

Comme celle de notre Seigneur, notre évangélisation doit être une incarnation, nous plongeant dans les souffrances de l'homme. Le mot « évangéliste » est employé trois fois dans le Nouveau Testament, mais le terme « évangile », qui signifie « bonne nouvelle », y revient 24 fois ; de même « annoncer la bonne nouvelle », « prêcher » y reviennent 24 fois, tandis que 120 passages dans le Nouveau Testament proclament la grâce justificative du Christ envers une humanité agonisante. Voilà le devoir imprescriptible d'une Eglise vivante dans le monde d'aujourd'hui. Prêchez l'Evangile !

Ce « Congrès mondial sur l'Evangélisation » va se tenir à un moment particulièrement grave, stratégique, de l'histoire de l'Eglise, à une époque agitée par mille tendances, dans l'Eglise catholique comme dans les Eglises protestantes.

Une grande confusion, voire une profonde frustration se dégagent de beaucoup de nos retraites d'Eglises sur l'évangélisation. Un leader du Conseil OEcuménique des Eglises m'a dit récemment que si le Conseil définissait l'évangélisation, un schisme pourrait s'y produire à cause des diverses opinions dressées les unes contre les autres.

Pour ma part, je suis profondément convaincu que Dieu par ce Congrès, peut avoir quelque chose à nous dire, qui ne pourrait par être dit dans un Conseil d'Eglises à cause des principes propres à chacune de ces unions d'Eglises. Et je crois que ce Congrès peut avoir une extraordinaire influence sur l'évangélisation et les missions en ce monde.

Mais je ne veux pas essayer d'établir ce que ce Congrès nous apportera : Dieu seul le sait. Il est très possible que le Saint-Esprit y fasse quelque chose d'unique, de tout nouveau, et qui sorte de l'ordinaire pour ceux qui y assisteront. Je prie dans ce sens.

Cependant ne soyons pas découragés si l'on ne s'aperçoit pas immédiatement de résultats dramatiques, mesurables. Si vous étiez allé en Angleterre, il y a deux cents ans, entendre prêcher John Wesley, vous n'auriez pas dit : « Un réveil éclate en Angleterre. » Mais partout de petits groupes se réunissaient pour la prière. Si vous aviez visité Bristol, ou Londres, Manchester ou Birmingham, vous ne vous seriez pas rendu compte d'un réveil puissant et aucun historien n'a prédit alors : « Voilà qui va changer l'histoire anglaise. » Mais 50 ans plus tard, les historiens affirmaient : « Les réveils de Wesley ont épargné à l'Angleterre les drames de la Révolution. »

Dieu, je le sais, agit selon ses propres lois. Le Saint-Esprit reste souverain et les symboles du Saint-Esprit sont le vent, l'huile et le feu. Qui peut contrôler de tels éléments ? Souvent nous creusons nos petites tranchées et nous prions : « Oh Dieu, travaille ici ; si tu ne le fais pas, je ne pourrai pas travailler avec toi. » Nous essayons de mettre Dieu au pied du mur et nous pensons peut-être l'enfermer dans nos petites boîtes si jolies. Mais avant que vous ne vous en rendiez compte, Dieu s'échappe et fait craquer l'emballage du paquet. Le Dieu souverain travaille comme il l'entend.

Nous consacrerons des moments spéciaux durant le Congrès où rien ne sera arrangé d'avance. Nous voulons laisser parler le Saint-Esprit et nous n'avons pas à restreindre Dieu dans ce Congrès. Mon cœur bat plus vite lorsque j'en parle. Je deviens ému lorsque j'imagine ce qui pourrait résulter d'une telle réunion.

Je crois que la situation est telle aujourd'hui dans l'Eglise et dans le Monde qu'un Congrès semblable fait partie de l'histoire du monde — si Christ n'est pas revenu avant — et que l'on pourrait dire : « Ce Congrès mondial sur l'Evangélisation à Berlin, Dieu l'a employé à faire progresser son Eglise ; lors de cette rencontre, le Dieu tout-puissant révéla à chacun sa puissance éternelle en de toutes nouvelles dimensions. »

Billy GRAHAM.

# LE CONGRÈS MONDIAL SUR L'ÉVANGÉLISATION

Du 26 octobre au 4 novembre de cette année, un congrès mondial doit se réunir à Berlin pour étudier le problème de l'Évangélisation. On a résumé le but de cette rencontre dans la devise « un seul monde, un seul évangile, un seul devoir ».

Il est temps, semble-t-il, de définir la théologie biblique de l'évangélisation, afin de présenter au monde moderne le message du Christ, sans le trahir. L'évangile dans son essence reste la puissance de salut pour l'homme d'aujourd'hui comme pour l'homme de toujours. Encore faut-il que cette proclamation de l'évangile se fasse avec intelligence. Trop souvent nous utilisons pour évangéliser le monde des méthodes et des principes qui n'ont pas grand-chose à voir avec la pratique apostolique. Il importe de discerner ce qu'est « l'évangélisation fondamentale » afin de l'adapter à l'homme moderne, en considérant lucidement ce que sont les hommes de notre génération.

Au cours de ce Congrès, on étudiera les obstacles rencontrés aujourd'hui par ceux qui proclament l'évangile, et comment les surmonter. On dégagera les grands principes d'une évangélisation moderne conforme à la Bible.

Mille deux cents personnes appartenant à des églises du monde entier ont été invitées, et plus de mille ont accepté de venir. Les organisateurs sont l'équipe de rédaction du magazine théologique américain *Christianity Today* dont le directeur est le théologien Carl F. H. HENRY. Billy GRAHAM a accepté d'être président d'honneur du Congrès. Un Comité d'invitation groupe autour du Dr Carl HENRY une cinquantaine de personnalités du « monde évangélique ». On y trouve les noms de l'évêque luthérien Otto DIBELIUS, de Berlin, de l'archevêque anglican de Sydney, le Rév. Hugh GOUGH, du pasteur Timothée KAMAU, du Kenya, du Rév. Ruben LORES, de Costa-Rica, à côté des pasteurs français, J.-P. BENOIT, André THOBOIS et J.-D. FISCHER.

La plupart des orateurs, sinon tous, appartiennent à la tendance « orthodoxe » ou « évangélique » des églises protestantes, mais le Congrès et ses groupes de discussion seront très largement ouverts à toutes les tendances. Les organisateurs ne veulent pas que cette rencontre se fasse en « vase clos », mais ils tiennent à ce que la pensée « évangélique », si rarement exprimée dans les grands rassemblements religieux contemporains, soit clairement et précisément définie (1).

Dans la période de confusion que traversent les églises protestantes, nous pensons que le Congrès de Berlin aura une très grande importance pour tous ceux qui pensent que Dieu n'est pas mort, pas plus que le Christianisme.

Jacques BLOCHER.

<sup>1</sup> Les pasteurs A. GAILLARD et P. GERBER, invités, ont dû refuser, retenus par la rencontre de Colmar.

## CE QUE NOUS ATTENDONS DE CE CONGRÈS

Avant tout, nous attendons et demandons en priant, que le Seigneur nous dirige et nous inspire en toute chose. Mais nous aimerais aussi :

1. que ce rassemblement nous aide à unir en France, en Europe et dans le monde tous les chrétiens qui se réclament de la seule autorité de la Parole de Dieu en matière de foi et de vie. Et c'est parfaitement possible ;

2. que notre ardeur à prêcher Christ à ceux qui l'ignorent en soit non seulement raffermie, mais éclairée et rendue vraiment « puissante » par le Saint-Esprit. Et peut-être aussi les chrétiens qui ne pensent pas comme nous en seront-ils à leur tour poussés à plus de fidélité dans leur témoignage.

Jean-Paul BENOIT.

---

## UN ÉVANGÉLISTE : TOM ALLAN

Il mourut à 49 ans, enlevé par une crise cardiaque, et une plaquette récente nous campe cette vie joyeuse et débordante. Il aimait la France et nous fut d'un grand appui lors de notre Colloque de l'Evangélisation à Bièvres, il y a cinq ans. Puissent ces courtes notes inspirer notre propre ministère !

C'est dans le temple de Reims à Pâques 1945 que, jeune lieutenant aviateur de la R.A.F., Tom Allan trouva le Seigneur Jésus et son appel. Dès son enfance, il avait connu l'évangile et participé à cent activités parmi les jeunes ; mais son intelligence éveillée, ses brillantes études à l'Université de Glasgow, puis la guerre avaient sapé sa foi. Ce jour-là, un ami américain vint l'inviter au culte et il suivit sans enthousiasme : « J'étais le seul officier au milieu de ces hommes américains. Je ne me souviens plus du sermon de l'aumônier mais à un moment donné un soldat noir se leva pour chanter le "negro spiritual" bien connu : "Where you there ? — Etais-tu là quand ils crucifièrent mon Seigneur ?" Je compris tout à coup qu'en effet j'étais présent, moi aussi, au pied de la Croix comme responsable de la mort du Christ mais alors enveloppé, moi aussi, dans sa miséricorde et son appel. Ce jour-là j'entendis sans doute possible la voix de Dieu m'appeler. »

Démobilisé, il fait sa théologie et devient pasteur dans une cité faubourienne de Glasgow, la grande ville industrielle des bords de la Clyde. Dès les premiers jours, devant un auditoire fort réduit, il

appelle à s'engager tous ceux qui veulent servir Dieu en se lançant dans une vaste et systématique visite de toutes les familles de la ville (eux : église réformée écossaise, officiellement soutenue par l'Etat mais en bons termes avec les diverses communautés dissidentes). En quelques années, cette équipe redonne vie à toutes les activités de l'Eglise. On demande à Allan d'en écrire l'histoire et son livre, « The face of my parish : le visage de ma paroisse » se traduit en plusieurs langues et prend une notoriété mondiale. Comment faire connaître le vrai Christ, le vivant, à un monde désorienté, préoccupé de rendement, écrasé de soucis et ambitions ? L'Evangile a-t-il encore quelque chose à lui donner ? Oui, répond joyeusement T. Allan et il le prouve.

Peu après, avec la commission d'Evangélisation de l'Eglise d'Ecosse, il aide à organiser à la Radio une série d'émissions évangéliques dont l'audience devient telle que l'on lance le mouvement de « Tell Scotland : Dites-le à l'Ecosse » : Et bientôt, Tom Allan, nommé secrétaire général, quitte sa chère paroisse pour parcourir le pays. C'est alors que je le connus à Genève et Bossey, au Département de l'Evangélisation du Conseil œcuménique, où il prit bientôt une grande autorité. Nous y fûmes vite amis : quel garçon délicieux, plein d'humour, doué d'une intelligence hors pair ! En Ecosse il lance la première campagne de Billy Graham et, pour la première fois, y fait participer tout un groupe de grandes villes par des transmissions téléphoniques.

Cet orateur passionnant, je le vis dans une des plus grandes salles de Londres faire rire aux éclats son auditoire puis l'appeler fermement à accepter Christ. Biblique, son message ne se voulait pas « théologien », mais citait la Bible, appelait à la prière et à la consécration au Christ vivant.

Une des paroisses centrales de Glasgow (ville de plus de un million d'habitants) se trouvant sans pasteur et fort diminuée par la fuite des paroissiens vers les banlieues, on l'offrit à Allan qui y vit une possibilité merveilleuse et releva le défi. Comme sur 711 communians qu'elle comptait, 207 seulement avaient pris la peine de signer son appel, le jour de son installation il demanda du haut de la chaire : « Les 500 autres ne m'aiment-ils pas ou se moquent-ils de savoir qui occupe la chaire ? » Mais bientôt, les choses changeaient. Il nous le conta simplement, non sans humour, à Bièvres, il y a cinq ans. (Voir la Revue de l'Evangélisation de l'époque). Dans ce quartier, trois sortes de personnes relevaient, pensait-il, du ministère de l'Eglise.

a) Les membres actuels de la paroisse et les possibles. Pour eux le culte du dimanche matin et la réunion du dimanche soir, plus libre, les diverses activités paroissiales durent trouver des chefs et il reprit ses méthodes du début laissant à ses aides bénévoles mille responsabilités mais toujours là pour encourager et inspirer.

b) Ceux qui venaient de partout, en ce centre d'affaires, travailler la semaine. C'était à l'heure de midi qu'il fallait les convier à l'Eglise pour de brefs services mais aussi pour se délasser.

c) Par-dessus tout se posait le grave problème de ceux qui y attiraient cinémas, théâtre, dancings, cafés et boîtes de nuit, le peuple des loisirs et des plaisirs. Chaque mois, le samedi entre 9 h du soir et 3 h du matin, le pasteur et des équipes de chrétiens allaient deux à deux dans les rues, les carrefours, les établissements, engager des conversations, inviter à un bref service et une tasse de thé après

1 h du matin. « Ces gens, il faut faire quelque chose pour eux, répétait-il. Il le faut ! ».

Bientôt il put organiser une maison puis deux dans le quartier pour recevoir sur le champ telle épave humaine. Il fallut trouver l'argent, les aides, le temps. Mais cet orateur né avait le don de savoir parler seul à seul avec les plus humbles ; du moins il l'apprit à merveille.

Parfois dans la rue à un carrefour, le samedi après-midi, il faisait monter sur une caisse un de ses aides laïcs puis, du milieu de la foule qui vite se groupait, il attaquait vivement la foi chrétienne, les églises, les pasteurs. L'autre devait répondre ; la foule s'en mêlait mais la victoire restait en général à la « caisse à savon », d'autant qu'à la fin quelqu'un le reconnaissait, et il devait monter à son tour sur l'estrade fragile où il terminait par un appel vigoureux à la foi.

Il faudrait encore parler de son activité à la Radio et à la Télévision. Beau garçon, toujours impeccablement vêtu, la voix chaude et souple, le regard clair et pénétrant, il y trouva une tribune qui bientôt le réclama souvent. Comment pouvait-il tenir à tel labeur ? En octobre 1961, après une tournée d'un mois au Canada où il parla à des milliers de personnes chaque soir, une première crise cardiaque le terrassa pour des mois. Quand il reprit son activité, B. Graham qui le connaissait et l'aimait lui demanda de devenir rédacteur en chef du journal « The Christian, le chrétien » organe des évangéliques en Angleterre et nous nous en réjouissions tous. Hélas ! allant en Amérique mettre au point cette nouvelle responsabilité, pour laquelle il était tout particulièrement doué, une nouvelle crise l'arrêta net et désormais sa vie infirme s'écoula dans le courage renouvelé, merveilleusement soutenu par sa remarquable épouse.

Tout cela est trop sec. Si tel de nos lecteurs voulait recevoir cette brochure, en anglais, nous nous ferions une joie d'en demander à Glasgow, persuadés que l'on y trouve la confirmation de la parole biblique : Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Ils se reposent de leurs travaux et *leurs œuvres les suivent*.

Jean-Paul BENOÎT.

**Un jeune théologien de nos amis, fort versé dans la théologie moderne nous écrit :**

« Je partage entièrement ton avis sur notre protestantisme français... Ce qui me navre personnellement, c'est de voir à quel point notre jeune génération lit si rapidement et superficiellement nos grands théologiens, Barth, Bonhoeffer, Tillich et le peu d'originalité finalement de leur évangile social et diaconal. Je vieillis moi aussi et ne puis me sentir dans la peau de cette théologie de la révolution qui n'est à mon avis qu'un retour au vieux libéralisme et optimisme facile et léger du début de ce siècle. »

# Croisade de Billy Graham à Londres en juin

*La responsabilité de cette croisade avait été remise à l'Alliance Evangélique dont le secrétaire général, notre ami le révérend KIRBY, écrit :*

C'était une occasion magnifique d'évangélisation et les fruits ont dépassé toutes nos prévisions. La place manque ici pour un récit complet. Nous ne pouvons que donner quelques chiffres et demander l'intercession pour le Dr Billy GRAHAM, son équipe et pour tous ceux qui auraient besoin de cure d'âme. 916.368 personnes ont pris part à ces réunions, y inclus les 94.347 présents à la réunion de clôture de Wembley. 38.854 ont exprimé le désir de cure d'âme. A Oxford et à Cambridge, 39.000 personnes ont assisté aux réunions et 633 sont restées pour la cure d'âme. Prions pour que beaucoup de ces jeunes gens se consacrent au service de Dieu. (Comme fruits de la Croisade précédente, 74 pasteurs et 42 étudiants de 18 Ecoles théologiques et missionnaires différentes ont déclaré avoir pris à cette occasion la décision définitive d'entrer dans un service à plein temps pour Dieu). Dans dix villes de Grande-Bretagne, 52 réunions télévisées de la Croisade purent avoir lieu. 222.410 personnes y prirent part et 8.968 demandèrent à être suivies. Nous remercions Dieu pour ces chiffres encourageants et ne voulons pas oublier « qu'il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent ».

- A Londres, à la seule dernière réunion de la Campagne de B. GRAHAM, en juin, au stade de Wembley, près de 4.000 personnes eurent des entretiens, donnèrent leur nom et affirmèrent accepter Christ. Dans le mois de septembre, B. GRAHAM présidera à Londres dans l'Albert Hall (5.000 places) deux réunions spécialement réservées à ceux qui firent de même au cours de la campagne.

## OPINIONS D'UNE CHRÉTIENNE DE LONDRES *qui peuvent éclairer notre propre travail d'évangélisation*

Il est peut-être difficile en France de se figurer jusqu'à quel point la Croisade de Billy GRAHAM a pénétré dans la conversation courante des londoniens pendant ce mois de juin. Chacun, chose rare en Grande-Bretagne, avait une opinion à exprimer, ne fût-ce que celle de sa paroisse ou de son journal. Les croyants timides ont pu profiter d'une occasion inespérée pour prendre position et les cyniques ont trouvé un objectif solide contre quoi exercer leur habileté au tir. Evidemment, la question qui revient le plus souvent, sous différentes formes et sur des tons variés, c'est celle de la durée des résultats.

Dans les églises, nous avons tendance à oublier que la durée des résultats dépend autant, sinon davantage, de ceux qui se disaient chrétiens avant la Croisade que de ceux qui se sont avancés lors de l'appel.

Autrement dit, nous ne devrions pas nous demander : « Combien d'entre *eux* vont continuer ? » mais plutôt : « Combien d'entre *nous* allons continuer ? » Ce que le grand public ignore, c'est qu'il a été dépensé autant d'imagination, d'énergie et de prière pour l'édification des croyants que pour la conversion des non-croyants dans le cadre de la Croisade.

Une série de cinq jours hebdomadaires sur la « Vie et le Témoignage du Chrétien » a attiré environ 19.000 personnes dans la seule région londonienne. Chaque classe durait au moins une heure et demie et il fallait arriver un quart d'heure à l'avance pour être sûr d'avoir une place.

Pendant la Croisade et dans le même bâtiment, plusieurs centaines de laïques, chacun nommé par son Eglise, ont suivi une autre série de cours pour apprendre à diriger une étude biblique en groupe. La série entière a dû être répétée après la Croisade tant la demande exprimée par les Eglises était pressante. 700 personnes ont suivi ces cours jusqu'à ce jour.

Egalement au mois de juin, des membres de l'équipe Billy GRAHAM ont donné une série de conférences sur les méthodes et l'importance de la prédication de l'évangile. La série a été donnée trois fois : cinq jours respectivement pour les évangélistes, les pasteurs et les étudiants en théologie, à raison de trois conférences par jour, la série complète comptant 15 séances.

Ces détails vous donneront une idée du travail en profondeur à côté des grandes réunions et rallyes évangéliques. On pourrait dire qu'il y avait quelque chose pour toutes les catégories de croyants, et à tous les échelons. Franchement, nous n'avons pas d'excuse, mais bien une responsabilité impérative de mettre en pratique ce que nous avons appris, de continuer ce que nous avons commencé et de partager ce que nous avons reçu.

Pour ma part, j'aimerais partager avec vous quelques leçons reçues dans les deux premières séries de cours.

Il était impossible d'assister au cours « Vie et Témoignage » sans se trouver au pied du mur concernant les choses pratiques de la vie chrétienne. Lecture quotidienne et systématique de la Bible, prière..., évidemment, nous sommes tous « pour » — en principe. Mais qui réussit à consacrer même le temps qu'il considère normal à se nourrir de la Parole et à rechercher la face de Dieu ? Et encore, notre norme n'est-elle pas souvent un pitoyable minimum ? Nous avons eu l'occasion de nous examiner devant le Seigneur, de confesser notre tiédeur habituelle et de demander la grâce de redémarrer. Pour ceux qui avaient plus ou moins abandonné le culte personnel, un système de redémarrage appelé « 7 Minutes avec Dieu » recommandait un petit commencement avec persévérance plutôt qu'un grand élan terminé en queue de poisson. Pour ceux qui avaient le vague espoir d'inviter quelqu'un à la Croisade, l' « opération André » était le moyen de le concrétiser. On écrivait sur une carte le nom de chaque personne pour qui on voulait s'engager à prier dans le but de l'inviter à « Earls Court ». Chaque fois qu'on ouvrait sa Bible, on tombait sur cet engagement. Le fait de le mettre par écrit transforme en décision ferme ce qui aurait pu rester une vague aspiration. On pourrait dire que le fil d'or que l'on retrouve partout dans le travail de Billy GRAHAM et de son équipe, c'est l'accent sur une

décision scellée par une action. L'appel lancé à la fin de chaque message d'évangélisation n'en est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.

J'ai eu également la joie d'assister au cours d'étude biblique en groupe. Là aussi, la méthode suivie était conçue pour mettre l'accent sur le côté pratique de la vie chrétienne. Le programme d'une étude typique comprenait d'abord le partage des expériences de la semaine précédente concernant l'application personnelle de la dernière étude, ensuite l'étude du nouveau passage sous les chapitres : découverte, compréhension et application, et enfin quelques minutes de prière en commun. Les membres des groupes étaient tous d'éventuels dirigeants d'études, mais nous avons suivi les cours préparés pour de nouveaux convertis. En revoyant ensemble des textes de base bien connus et déjà étudiés, nous avons reçu une bénédiction inattendue, il faut le dire, dans le partage de nos trouvailles. On s'est rendu compte à quel point l'on a tendance à oublier la marche chrétienne, tant on est préoccupé des théories et des principes, et combien souvent les études bibliques s'arrêtent à la compréhension (si l'on y arrive) sans aller jusqu'à l'application et à l'engagement personnel. Ce fut une leçon pratique dans la vraie communion fraternelle. Un étudiant en théologie m'a fait part de ses impressions de l'Ecole d'Evangélisation. Là aussi, les serviteurs de Dieu se trouvaient devant le défi de la marche, du progrès. L'évangélisation, c'est la raison d'être de l'Eglise sur la terre, et de chaque croyant individuellement. Les pasteurs qui comprennent leur véritable rôle ne laissent pas à des évangélistes itinérants la joie de la moisson d'âmes, mais ils prêchent eux aussi en vue d'un engagement chez les auditeurs et de leur progrès continu. Le Dr Akbar Abdul HAQQ, Indou converti, docteur en Philosophie, a transposé cette thèse sur le plan théologique en démontrant qu'il ne devrait jamais y avoir « didaché » sans « kerygma », enseignement sans prédication.

Au cours de la Croisade, un total de plus de 40.000 personnes ont répondu à l'appel. Evidemment, nous ne devons pas penser que ce chiffre représente le vrai fruit du travail. Mais même avant de nous demander quelle proportion des réponses constituaient de véritables conversions, nous avons à penser à cette autre moisson cachée dans les Eglises et qui ne se chiffre pas. Nous avons aussi à écouter à nouveau l'exhortation que le roi David a donnée à son fils Salomon :

« Considère maintenant que l'Eternel t'a choisi, afin que tu bâtisses une maison qui serve de sanctuaire. Fortifie-toi et agis. »

## NOS FINANCES

**Nous remercions vivement tous ceux qui ont répondu à nos appels et bénissons Dieu de leur appui. Tout compte fait, ceci nous a permis de vivre cet été et il ne nous reste pas assez pour aller jusqu'à la fin de l'année. Nous vivrons au jour le jour, comptant sur la fidélité du Seigneur et les prières de tous nos membres et amis. Qu'il nous soit permis de spécifier que tous ceux d'entre nous qui participeront au Congrès de Berlin, iront à leurs propres frais.**

# **NOUVELLES D'ALLEMAGNE**

« *Kein anderes Evangelium* ». Comme certains journaux l'ont déjà rapporté, une vigoureuse protestation s'est élevée dans les Eglises protestantes allemandes contre une série d'affirmations théologiques tendant à saper l'autorité et les affirmations de la Bible. Ce mouvement s'intitule *Bekenntnisbewegung*, et a pris pour slogan l'expression de saint Paul « Pas d'autre Evangile ». De nombreuses et vastes réunions ont eu lieu au cours des derniers mois. Des professeurs de théologie ont protesté pour défendre les droits de la recherche théologique. Les responsables répondent qu'ils n'ont nulle intention de rejeter la théologie, absolument nécessaire, ou l'effort de trouver des formules d'expression qui ne datent pas des siècles passés, mais soient compréhensibles à la mentalité de nos contemporains ; mais ils ne peuvent admettre une théologie prétendue biblique, pour qui Jésus ne serait qu'un homme exceptionnel et non pas Dieu lui-même au milieu des hommes, aujourd'hui comme toujours, ce qui est à la fois l'affirmation de la Bible et le témoignage joyeux et reconnaissant de nos Eglises.

## **UNE PROCHAINE CAMPAGNE DE BILLY GRAHAM EN ALLEMAGNE.**

Les critiques se sont tués un peu en Allemagne à la suite des succès imposants de la campagne de GRAHAM à Londres au mois de juin. On ne peut plus dire sans autre que le temps de l'évangélisation est passé et que le style de Billy GRAHAM appartient à une époque révolue et ne touche plus nos contemporains. La campagne de Londres a prouvé que GRAHAM a l'oreille des jeunes et des ouvriers et ceci sans rien enlever du message biblique. L'évangélisation à Berlin (Deutschlandhalle) aura lieu du 16 au 23 octobre. Les préparatifs continuent. Pour les réunions de préparation à la cure d'âme, on a choisi comme titre : « Comment passer le message — la foi et l'ordre reçu ». Fin août, il y eut une répétition de ces réunions, et elle sera reprise pendant six semaines dans quatre quartiers différents de la ville. Le comité de Berlin de Billy GRAHAM espère ainsi doubler le chiffre de ceux qui se sont déclarés prêts à participer à ce travail.

## **« LE MONDE EN FEU ».**

Le dernier livre de Billy GRAHAM, en allemand : « *Welt in Flammen* », était déjà épousé huit jours après sa première édition. Comme son grand succès en Amérique le laissait prévoir, il a éveillé beaucoup d'intérêt en Allemagne.

## **A GENÈVE**

*(du 16 au 23 octobre 1966)*

Dans cette ville prospère que les statistiques placent au premier rang en Europe, on ne manque de rien. Bénédiction et fléau : l'histoire montre qu'une telle situation entraîne souvent indifférence et amollissement. Les églises s'y préoccupent du faible pourcentage de présents aux cultes dominicaux et du peu d'engagement chrétien dans la vie de tous les jours.

*L'Action Commune d'Evangélisation* a invité l'évangéliste canadien, Leighton FORD, beau-frère de Billy GRAHAM et membre de son équipe, à venir y diriger une vaste campagne au Palais des Expositions. Cette salle, aménagée pour 6.000 places assises, pourrait en recevoir 20.000. La campagne est officiellement soutenue par l'Eglise Nationale de Genève. Elle aura lieu du 16 au 23 octobre prochains.

Presqu'un tiers des habitants de Genève sont des étrangers. Les Anglais ou parlant anglais pourront aisément suivre. Notre ami le pasteur J. Blocher traduira en français avec sa compétence bien connue. Et un système électronique permettra aux Allemands, Espagnols et Italiens d'écouter dans leur propre langue. La Chorale, le travail des conseillers et les distributions de prospectus offrent à des centaines de chrétiens le privilège d'une participation fort active et d'une bénédiction certaine.

Ajoutons que le message de L. FORD avait été tout particulièrement apprécié, il y a trois ans, quand, lors du passage en France de Billy GRAHAM il avait mené plusieurs jours de campagne à Lyon avant la clôture que présida GRAHAM. Nul doute que beaucoup fassent effort pour aller le réentendre à Genève et que cette campagne nous soit en bénédiction en France. Nous intercéderons avec ces frères.

La première réunion de prière, début septembre, groupa près de 500 participants. Les cours pour conseillers, avec déjà 250 inscrits, se poursuivront jusqu'au début de la campagne (16 octobre), pendant six semaines.

## Dans la Région Parisienne

- Le Docteur GIH, évangéliste chinois, fort apprécié lors de son dernier passage à Paris il y a huit ans, nous consacre à nouveau une dizaine de jours autour des 17 et 24 octobre 1966 en diverses églises de Paris et les Instituts Bibliques.

Les vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23, à 20 h. 30, l'Eglise Réformée de l'Etoile, 54, av. de la Gde-Armée (17<sup>e</sup>), a mis à notre disposition son grand temple pour trois réunions générales et publiques. Ce sera une excellente occasion de nous retrouver nombreux et d'y inviter des amis. On assure que M. GIH n'a rien de compassé ! Puisse son message puissant toucher ses auditeurs et les conduire au pied du Christ vivant.

- Un Week-end Biblique, semblable à ceux que nous menons depuis quelques temps avec l'aide de la Ligue pour la Lecture de la Bible, se tiendra le samedi 22 octobre, au Temple des Grésillons, 9, rue H.-Michaud, Gennevilliers (Seine), à 14 h 30 jusqu'à 18 h, et le dimanche 23 (mêmes heures), avec les pasteurs J.-P. Benoit et J. Howarth, sur l'Epître de saint Paul aux Philippiens, avec études générales et groupes de recherche en commun : « La joie dans les chaînes ».

- On nous signale qu'une campagne d'évangélisation sous tente (100 places) se poursuivra du 30 septembre au 16 octobre, en face de la Salle des Fêtes de Palaiseau (Seine), consacrée spécialement aux jeunes les 1<sup>er</sup>, 8 et 15 octobre. Des films seront présentés dans la Salle des Fêtes, entre autres celui de « Lucia » de l'équipe de B. GRAHAM, les 24 et 30 septembre.

# **Association Evangélique en Afrique**

Il est réconfortant de constater les progrès extraordinaires des églises protestantes en Afrique, ces dernières années. Dans bien des pays les églises ont vu le nombre de leurs membres doubler tous les cinq ans. Et ce qui nous réjouit, nous, membres de l'Alliance Evangélique Française, c'est de savoir que l'énorme majorité de ces protestants sont « évangéliques ».

Malheureusement beaucoup de ces églises, issues de missions très différentes quant à la nationalité ou l'affiliation ecclésiastique de leurs missionnaires, ont grandi dans l'isolement, sans se connaître les unes les autres. Il en est résulté trop souvent une mauvaise utilisation des ressources et des hommes.

Un tel isolement était d'autant plus incompréhensible que peu de choses, en vérité, séparaient ces églises africaines, même fondées par des Anglo-Saxons, des Scandinaves, des Germaniques ou des Français.

Un premier effort de regroupement a été fait par des mouvements dont la théologie était incertaine, si bien que beaucoup d'églises et de missions en ont conclu qu'il fallait renforcer leur isolationnisme. Heureusement plusieurs responsables de missions et d'églises évangéliques ont compris le terrible danger que représentait cette ségrégation ecclésiastique et ont pris l'initiative de provoquer des rencontres de personnalités évangéliques appartenant à des milieux différents. Les résultats ont dépassé toute attente : les chrétiens évangéliques ont rapidement découvert leur unité fondamentale dans leur foi identique au Christ qu'ils servaient ensemble. De grandes associations américaines, groupant des missions évangéliques, ont multiplié ces contacts entre églises et entre missions. Ainsi sont nées en plusieurs pays d'Afrique des Associations ou Alliances ou Unions Evangéliques, dont l'action bienfaisante a rapidement produit des fruits en de nombreux domaines, par exemple pour la production de livres et de journaux ou la diffusion d'émissions évangéliques par la radio, ou dans de grandes campagnes d'évangélisation à l'échelle d'une ville, d'une province ou d'un pays.

Au début de cette année 1966, à Limuru, près de Nairobi, au Kenya, un Congrès panafricain a vu naître l'Union des Evangéliques d'Afrique et de Madagascar (U.E.A.M.) groupant des millions de chrétiens africains.

Dans les pays francophones d'Afrique, de nombreuses associations évangéliques sont nées récemment, en particulier au Congo-Kimshasa, en Haute-Volta-Mali, au Sénégal, en Côte-d'Ivoire, d'autres sont en voie de création. Déjà leur action commune a porté des fruits. Par exemple au centre de la Côte-d'Ivoire, à Yamoussoukro, le Président de la République, Houphouët-Boigny, a inauguré, il y a quelques mois, en présence de représentants de tous les grands corps de l'Etat, l'Institut Biblique fondé par les missions et les églises évangéliques de ce pays, ainsi que de Haute-Volta et du Mali.

Cette coopération fraternelle des évangéliques en Afrique, à Madagascar, comme dans le reste du monde, est un événement dont nul ne peut sous-estimer l'importance. Nous en attendons les fruits avec confiance.

# LE SOIN DES MALADES

Comme je visitais un jour une bibliothèque médicale, l'un des étudiants s'écria : « Que de livres pour nous former à soigner les corps ! Mais aucun ne nous enseigne à soigner les esprits ni les âmes. »

Que d'infirmières et de médecins travaillant parmi les malades se demandent avec sérieux : « Comment dois-je me comporter avec mes malades comme d'ailleurs avec mes collègues. J'aimerais pouvoir leur faire connaître le Grand Ami qui a tant fait pour moi et dont l'aide est ma joie. Ai je trop de réticence à m'introduire dans leurs vies ? Certes ne soyons pas indiscrets, surtout auprès des souffrants ; prenons garde de les respecter. Mais encore... ? »

Que d'années de labeur réclame la formation d'un bon médecin, d'une infirmière compétente ! Comment donc ceux qui se veulent aussi médecins de l'âme ne se prépareraient-ils pas par la prière et l'étude à s'équiper pour ce véritable ministère, dont les fruits mûrissext jusqu'à dans l'éternité ?

Toute infirmière, tout médecin, se sait chargé d'un vrai ministère, surtout s'il s'agit d'une âme chrétienne. Comment ne pas joindre à ses soins techniques la préoccupation de l'être tout entier du malade ? Comment ne pas se montrer aussi attentif aux douleurs mentales qu'à celles du corps ? La science médicale reconnaît de plus en plus que l'être humain forme un tout. L'importance actuelle de la médecine psycho-somatique indique nettement cette influence réciproque du corps et de l'esprit.

Et puis la Bible ne nous dit-elle pas que : « Il est sage celui qui se veut gagneur d'âmes », ou encore : « Ce sage brillera comme la splendeur du firmament car ceux qui en mènent d'autres à la lumière brilleront comme les étoiles, à toujours. »

Mais l'équipe docteur-infirmière peut aussi comprendre les laborantines, sages-femmes, dentistes et les physio ou psycho-thérapeutes et jusqu'aux garçons de salle et brancardiers mais tout autant ceux et celles qui visitent les malades.

Puissent-ils être nombreux ceux qui se veulent au service des meurtris de la vie en proie à la souffrance ou au seuil de l'éternité ! Mais nous voulons penser avec tout autant d'affection aux « soignants » qui se sentent isolés, désesparés devant leur tâche écrasante. Nous entraider dans la commune recherche ne peut que nous enrichir mutuellement pour notre joie et la gloire de notre Maître, l'ami des malades.

# UNION ÉVANGÉLIQUE MÉDICALE ET PARA-MÉDICALE

A côté du Groupe médico-social protestant, dont l'activité manifestée par ses congrès est surtout centrée sur les problèmes professionnels et leur éthique, notre Association cherche à éveiller et approfondir la vie spirituelle de ses membres, à entourer les isolées et à les aider dans leurs responsabilités de témoignage et d'amour pour les malades.

Nous avons reçu au mois de septembre une nouvelle visite de M. F. Grimm, le fondateur et l'agent itinérant international, toujours fort apprécié par nous. Il tint à Paris deux réunions à l'Ecole d'infirmières de la Montagne en une excellente atmosphère, puis toute une journée au Temple de Ledru-Rollin (nouvelles du magnifique travail d'expansion chrétienne en Amérique du Sud par de simples chrétiens emplis de l'Esprit, puis projections et message) ; enfin visite aux groupes de Colmar et Strasbourg avec de bons auditoires, malgré la date inopportune.

Peut-être publierons-nous un livre (composé aujourd'hui en anglais) sur le ministère parmi les malades.

Deux projets sont en cours :

1. Un week-end d'étude mais aussi de détente est prévu pour les samedi 8 octobre et dimanche 9, à « l'Oasis » (Corny, par les Andelis (Eure), 80 km de Paris), avec les docteurs Bouchet, Bernard, Benoît, Diébold et Mosiman sur « Expériences d'évangélisation dans l'activité médicale et en particulier auprès des désespérés ». Infirmières, docteurs et para-médicaux y sont chaleureusement invités. Faibles frais de participation (du samedi 8 à 15 h au dimanche 9 à 17 h. Renseignements et inscriptions : Mlle Farina, 23, rue Denis-Rey, Argenteuil).

2. Un espoir de monter une pleine semaine de détente et étude en Alsace, fin août, où participerait M. F. Grimm.

Veuillez le Seigneur inspirer et développer notre activité si urgente.

La présidente : Dr Germaine BENOÎT.

L'Union Evangélique médicale et para-médicale est affiliée à notre Alliance Evangélique dont elle accepte les principes et les tendances mais elle se veut largement ouverte pour « Servir et aimer » ; c'est le titre de son *journal trimestriel* que nous enverrons à qui le demandera.

## Brèves nouvelles

- On a calculé que 13 % seulement de la population mondiale peut encore être appelée chrétienne *de nom*, et si la population continue à augmenter au même rythme et que le travail missionnaire ne soit pas intensifié, on ne comptera plus en 1980 qu'un chrétien de nom sur 25 non-chrétiens ; en l'an 2000, le rapport serait de 1 sur 50.
- Le pasteur W. BUSCH, évangéliste très connu de la Ruhr en Allemagne, vient de mourir subitement : grosse et douloureuse épreuve pour le Congrès de Berlin où il devait tenir une place éminente.
- Le Comité directeur de l'Alliance Evangélique Européenne dans sa récente session à Copenhague a décidé à l'unanimité qu'elle accepte sans restriction l'autorité des Ecritures comme seule valable. Elle maintient la semaine de prière au début de l'année et considère la prière libre des chrétiens comme la chose primordiale de cette semaine.
- Lors de la conférence des sociétés missionnaires (Congo), le Dr STEVENSTROM du foyer protestant « *David-Livingstone* », ainsi que M. VILAIN (le nouveau président) ont fait un rapport du travail en Belgique. Il y a entre 14 et 15.000 étudiants congolais en Belgique, ce qui crée un champ missionnaire congolais en Europe. Le Dr STEVENSTROM et M. VILAIN ont proposé à d'anciens missionnaires du Congo de se rendre en Belgique pour continuer leur travail missionnaire dans ce pays. Il s'agit vraiment d'une tâche missionnaire ; les étudiants protestants ne sont qu'une petite minorité. Il est aussi intéressant d'apprendre que quelques missionnaires américains noirs étudient en Belgique, et qu'ils ont une bonne influence sur les congolais.
- Un « Congrès sur la Mission de l'Eglise dans le monde » s'est tenu à Wheaton (Illinois, U.S.A.) du 9 au 16 avril 1966. Il réunit près de 1.000 délégués de 70 pays différents, représentant près de 18.000 missionnaires, rattachés à 160 Missions, 55 Instituts bibliques et Facultés de théologie et de nombreuses Eglises nationales. Les deux grandes Associations qui le convoquèrent (*Evangelical Foreign Mission Assoc. et Interdenominational Foreign Mis. Assoc.*) ont la même base fermement biblique mais des méthodes différentes et travaillaient chacune de son côté, jusqu'ici. Le seul français invité fut le pasteur J. BLOCHER, vice-président de notre A.E.F. ; il fut chargé de l'étude sur « *Mission et Prosélytisme* ». Des pasteurs d'Eglises rattachées au C.O.E. furent invités comme observateurs. Le but était d'étudier les problèmes et possibilités qui se présentent aujourd'hui aux Eglises chrétiennes : 25 groupes de travail furent constitués pour aborder les questions relatives à la Mission et le synchrétisme, le néo-universalisme, le prosélytisme, le néo-romainisme, le développement de l'Eglise, les missions, l'unité évangélique, les méthodes de travail, la question sociale, l'opposition du monde, etc. La Déclaration votée enfin de Congrès sera bientôt diffusée en français.
- Le pasteur J.-P. BENOIT a pu au cours de l'été donner une série de conférences, de cultes ou réunions en Lozère, Haut-Gard, Ardèche et Haute-Loire, expliquant ici et là ce qu'est notre Alliance Evangélique (et si elle n'existe pas, il faudrait l'inventer, rien qu'à voir son utilité), prêchant Christ et se réjouissant de rencontrant de jeunes ménages pastoraux et de chrétiens de toute appartenance engagés dans le service du Seigneur. Son programme semble complet jusqu'au 15 février 1967. Dieu lui accordant encore santé et forces, il reste toujours prêt à répondre à tel ou tel appel d'un soir ou de plusieurs jours et compte sur l'intercession de tant d'amis, en leur redisant à tous sa reconnaissance et sa joie.
- Nous remercions vivement tous ceux qui ont si gentiment ou généreusement répondu à nos appels financiers. C'est une joie que de voir notre œuvre ainsi soutenue.

# LA REVUE RÉFORMÉE

## Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

**FRANCE** : Commandes : 8, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 15 F. Abonnement de solidarité : 30 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 10 F.

**ALLEMAGNE** : Pastor Wilhelm LANGENOHL, 407, Rheydt, in der Aue, 11. Konto Nr. 48 54. Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement D.M. 13 ; Etudiants : D.M. 8,50.

**BELGIQUE** : M. le pasteur Paulo MENDES, 99, rue du Roi-Albert-I<sup>e</sup>, Dour (Hainaut). Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 140 francs belges. Abonnement de solidarité : 280 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 100 francs belges.

**ETATS-UNIS, CANADA** : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 3, —. Abonnement de solidarité : \$ 6 ou plus.

**GRANDE-BRETAGNE** : The Rev. G. S. R. Cox, The Vicarage, Gorsley, Ross-on-Wye, Herefordshire.

Abonnement : £ 1, Student sub. sh. 13.

**ITALIE** : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lire : 1.000.

**PAYS-BAS** : M. Th. J. BARENTSEN, Leijweg 176. s'-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 12. Abonnement de solidarité : Fl. 25 ou plus.

Etudiants : prix réduits : Fl. 8.

**PORTRUGAL** : Rui Antonio RODRIGUES, Bairro da Boavista, 9-1°, Ponta Delgada, S. Miguel, Açores.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

**SUISSE** : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16. 1003, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 13,50 francs suisses. Abonnement de solidarité : 30 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduits, 9 francs suisses.

# PUBLICATIONS DISPONIBLES

1<sup>o</sup> Au siège de *La Revue Réformée*, 8, rue de Tourville, 78, Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i> .....	4,50
Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619) .....	4,50
Jean de SISMONDI (1773-1842). Précurseur de l'Economie Sociale .....	6,
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i> (Esaïe LIII) .....	5,
<i>La Nativité :</i>	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph .....	4,—
2. Le Cantique de Marie .....	4,—
3. Le Cantique de Zacharie .....	4,—
4. La Naissance du Sauveur .....	4,—
Les quatre fascicules ensemble .....	12,—
Sécularisation du Monde moderne, par H. DOOYEWEERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc. ....	5,—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i> .....	4,50
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud .....	10,—
Herman DOOYEWEERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	6,—
Pierre LESTRANT, Le Ministère de l'Eglise auprès des malades .....	épuisé
John MURRAY, <i>Le Divorce</i> .....	6,—
Arthur PFENNINGER, <i>Pour l'Honneur de Dieu</i> (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en trois actes, adaptation française d'Edmond Dumérial .....	4,50
Auguste LECERF :	
<i>La Prière</i> .....	5,—
<i>Des moyens de la Grâce</i> .....	6,50
<i>Le Pêché et la Grâce</i> .....	5,
Pierre MARCEL :	
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i> .....	9,—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i> .....	12,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i> .....	6,—
<i>Gethsémané</i> .....	2,—
<i>Le témoignage en parole et en actes</i> .....	2,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i> .....	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i> .....	3,—
2 <sup>o</sup> A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6 <sup>e</sup> (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé .....	9,60
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle .....	7,50
<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine.	
4 <sup>e</sup> éd., « Les Bergers et les Mages » .....	6,60
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages » .....	3,—
Jean CALVIN :	
<i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages » .....	3,90
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages » .....	3,90
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides », brochés : 108,— reliés 128,—	
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides » .....	66,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides » .....	36,—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> . « Labor et Fides » .....	40,—
Jean CADIER, <i>Calvin, l'homme que Dieu a dompté</i> .....	11,40